

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Décembre
2002

Bureau de dépôt 4900 SPA

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77 b

4900 SPA

33e année

Décembre 2002

BULLETIN N°112

Sommaire

– Changement de présidence au sein de l'ASBL		147
– Une soirée au musée	M. Joseph	149
– Le "Petit Trianon"	G. Peeters	150
– La restauration du pavillon de Hesse-Rheinfels	L. Pironet	161
– Amédée Hesse	M. Bedeur	173
– Des délégués du "Conseil des Flandres" à Spa en 1918	A. Doms	182
– A propos du Waux-Hall	V. Krins	191

Éditeur responsable: Mme Juliette COLLARD, 57 Boulevard Rener– 4900 Spa – Tél.: 087/77.33.56

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires.

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Avec le soutien de la Communauté Française (Ministère de la Culture et des Affaires Sociales).

Avec l'appui financier de la Ville de Spa et de son Centre Culturel.

Illustration de couverture:

Affiche réalisée par M. René Sart à l'occasion de l'exposition "*Le choix d'une reine*"

GESTION DES MUSEES

L'ASBL "Histoire et Archéologie spadoises" assure la gestion et la mise en valeur du Musée de la Ville d'Eaux et du Musée Spadois du Cheval en vertu d'un accord conclu avec la Ville de Spa.

Adresse des musées: avenue Reine Astrid, 77b à 4900 Spa (tél.: 087/77.44.86)

Heures d'ouverture:

- En avant-saison (du 16 mars au 30 juin) et en arrière-saison (du 1^{er} octobre au 30 décembre), *UNIQUEMENT* les week-ends de 13h30 à 17h30.
- En saison (du 1^{er} juillet au 30 septembre), *TOUS LES JOURS* de 14h30 à 17h30.

COTISATION 2003

Contrairement aux autres années, aucun représentant de notre revue ne viendra renouveler votre abonnement pour l'année 2003. Nous vous proposons donc de verser votre cotisation de 15€ via le compte 348-0109099-38 d'Histoire et Archéologie spadoises.

Nous espérons pouvoir compter sur votre fidélité indispensable à la viabilité de cette revue que nous espérons digne de votre intérêt.

LISTE DES NOUVEAUX ABONNES (arrêtée au 31 octobre 2002)

Mr MERLIN Gaston

Mme TRIOLET Yolande

Mr et Mme EDELBERG Basile

Mr VANDENBOSCH Jacques

ANCIENS BULLETINS

La plupart des bulletins édités depuis leur parution peuvent être obtenus auprès de l'ASBL au prix de 3,75 €. Le compte bancaire de l'ASBL est 348-0109099-38.

Errata au bulletin n°111 de septembre 2002

Page 133, photo en bas: prince de Metternich

Changement de présidence au sein de l'ASBL

En fin de réunion du conseil d'administration du 19 juin 2002, le Docteur André Henrard, président de l'ASBL Histoire et Archéologie spadoises, présentait pour raisons personnelles sa démission des fonctions de président de l'Association, fonctions qu'il exerçait depuis sa fondation en 1971.

Il exprimait également son désir de rester membre du conseil d'administration et de continuer à participer activement à la vie de celui-ci.

En conséquence de quoi, le 3 septembre 2002, le conseil d'administration procédait à l'élection en son sein d'un nouveau président. Jean Toussaint, bibliothécaire principal honoraire, se voyait confier la tâche ardue de succéder au Docteur Henrard.

La Rédaction

Chers Membres,

Vous aurez probablement été surpris et aurez regretté comme nous la décision du Docteur André Henrard de se démettre de ses fonctions de président d'Histoire et Archéologie spadoises, association de fait qu'il avait créée avec quelques autres au milieu des années 60 et qui devait devenir ASBL en 1971. Ces regrets auront cependant été tempérés par le souhait exprimé par le Docteur de continuer à participer à la vie de l'association en restant membre de son conseil d'administration.

Sans vouloir faire dès à présent le bilan détaillé de presque 40 ans d'activités sous sa direction efficace et ô combien éclairée, qu'il nous soit permis de rappeler l'installation, en 1970, du nouveau musée communal dans le pavillon central de la Villa Royale, la création en 1975 du Musée du Cheval dans les anciennes écuries de cette même villa, les nombreuses expositions (expositions d'été, expositions d'hiver) consacrées à la mise en évidence de tel ou tel aspect de l'histoire ou de la vie culturelles spadoises, cette année "Le choix d'une reine: Marie-Henriette à Spa", et enfin la publication dès 1975 de la revue trimestrielle que vous nous faites l'honneur de lire en ce moment. Trente articles et communications, plus de 130 pages de textes divers écrits par le Docteur Henrard, montrent à l'évidence l'intérêt qu'il a porté en permanence à la revue.

Les membres du Conseil d'Administration se rappelleront enfin, avec émotion pour les plus anciens, les séances hebdomadaires puis bimensuelles qu'il a présidées sans discontinuer pendant ces presque 40 ans avec patience le plus souvent, avec compétence toujours!

Qu'il soit, dès à présent, remercié pour tout ce qu'il a fait ou mis en œuvre, et pour l'aide qu'il continuera, je l'espère à nous apporter. J'essayerai, pour ma part, de me montrer digne d'un tel exemple.

J. Toussaint

Dans notre prochain numéro, le Docteur Henrard évoquera sous la forme d'une interview faite par Monsieur Jean-Marc Monville ses souvenirs de 40 ans de présidence d'Histoire et Archéologie spadoises.



Soirée privée au musée (Cliché D. George)

Une soirée au Musée

Dans le cadre de l'exposition *Le choix d'une reine : Marie-Henriette à Spa*, le Musée de la Ville d'eaux a organisé à la demande de la société PETERCAM une soirée destinée aux clients de ce sponsor.

Cette soirée s'est déroulée dès 19 heures le 19 septembre 2002, jour anniversaire du décès de la reine à Spa. La société PETERCAM a invité une centaine de personnes. Celles-ci après avoir entendu l'exposé d'introduction de nos conservatrices et reçu la biographie réalisée par le Musée pour cette exposition, ont pu déambuler à leur guise dans les salles du Musée.

Dans chacune des salles dédiées à notre exposition annuelle se tenait un guide (Mme Caro, Mme Pfeiffer, Mme Schils, M. Toussaint et M. Joseph). Chacun donnait des explications au sujet des objets présentés dans sa salle et tentait de répondre aux questions, pointues parfois, qui n'ont pas manqué.

Au rez-de-chaussée du Musée qui avait été aménagé pour recevoir un bar - buffet et des tables, notre conservatrice Mme Ramaekers, avec l'aide de Mme Jean notre nouvelle assistante et des gardiennes du musée, accueillait nos visiteurs qui pouvaient se restaurer et se rafraîchir tout en discutant avec des employés de notre partenaire.

La réception s'est terminée vers 23 heures à la satisfaction d'abord des invités qui n'ont pas manqué de féliciter nos conservatrices pour l'intérêt de l'exposition, ensuite de notre partenaire pour l'accueil qui avait été réservé à ses invités et enfin de toute l'équipe qui y a participé dans la bonne humeur.

Pour rappel, à l'occasion de cette exposition, le Musée de la Ville d'eaux a édité une biographie richement illustrée en vente au prix de 17€ (20€ avec le port compris).

Un tirage limité de l'affiche originale de R. Sart a été réalisé également à cette occasion.

M. Joseph
Secrétaire

*Inauguration d'une plaque commémorative,
10 rue du Waux-Hall à Spa, le 10 août 2002*

Le "Petit Trianon" de Spa en 1855

Hetzel, Hugo, Dumas et Cherville

Nous sommes en juillet 1855. Jules Hetzel est assis à sa table de travail. Devant lui s'étalent quelques épreuves des Contemplations de Victor Hugo. Son secrétaire, Noël Parfait, vient de les lui envoyer de Bruxelles. La fenêtre d'Hetzel est ouverte sur l'immense parc du Petit Trianon. L'éditeur échange un sourire avec sa femme qui cueille des roses mousseuses et qui les tend à son fils, le petit Jules. La journée s'annonce bien: quand il aura fini de relire les épreuves d'imprimerie, quand il aura répondu à la longue lettre que vient de lui adresser George Sand, quand il aura ajouté un chapitre à l'Histoire du Prince Z commencée il y a quelques jours, - bref, dans quelques heures! -, il pourra faire sa promenade quotidienne dans les bois de la Sauvenière, avec son gamin et avec Gaspard de Cherville. - Ah! oui! celui-là, il faudra qu'il le sermonne tout à l'heure! ce paresseux Gaspard, et qu'il le persuade de se mettre à écrire ses mémoires ou quelque conte... Il gagnerait enfin sa vie; surtout, surtout, si Alexandre Dumas acceptait de publier ses histoires. Etre le "nègre" de Dumas, c'est des revenus assurés. Et Cherville en a diablement besoin!

Hetzel va se mettre au travail. Ce soir, peut-être, il verra son ami Jules Janin, et ils pourront causer de Paris. Paris, le Paris impérial, que l'éditeur n'a plus vu, sinon furtivement, depuis l'exil de décembre 1851. Pourra-t-il jamais s'y réinstaller, d'ailleurs?

Mesdames, Messieurs, laissons travailler Jules Hetzel et opérons un petit retour en arrière pour expliquer la scène que je viens d'évoquer.

*

Vous le savez, le coup d'Etat du 2 décembre 1851, conduit à Bruxelles de nombreux républicains français, parmi lesquels Victor Hugo et Hetzel, coupables, entre autres, d'avoir résisté en rédigeant et en imprimant des "appels aux armes" contre le Président de la République parjure, Louis Napoléon Bonaparte.

Au même moment, Alexandre Dumas passe la frontière pour se garantir, lui, de la prison pour dettes, et Gaspard de Cherville¹, pour se faire oublier d'une belle-famille outrée par son adultère tapageur et par sa prodigalité.

Les quatre hommes se voient souvent à Bruxelles, où ils se sont établis, et, particulièrement, au 73 boulevard de Waterloo, entre la Porte Louise et la Porte de Hal, où Alexandre Dumas, hôte fastueux et généreux, accueille tous ses compatriotes expatriés. Sa maison est une sorte de quartier-général de la proscription française, doublé d'un resto du cœur. Ce sont les débuts de longues amitiés.

¹ V. *Histoire et Archéologie Spadoises*, numéros 69-70-72-73 (1992-1993), "Alexandre Dumas et Spa: Dumas père, Lilla Bulyovsky et Gaspard de Cherville, le dernier "nègre" de Dumas."

En effet, en 1852, Hetzel devient l'éditeur de Victor Hugo. Il publie clandestinement *Napoléon le Petit* en août 1852, en dépit de l'étroite surveillance des "javerts" de notre Sûreté publique et des pressions diplomatiques françaises, et, l'année suivante, malgré la loi Faider et les dangers bien plus grands encore qu'elle fait encourir, il édite les *Châtiments*. Pour tromper la Sûreté de l'Etat qui le serre d'un peu près à Bruxelles, Jules Hetzel se réfugie ici à Spa, en août 1853, dans une chambre de l'Hôtel Britannique de la rue de la Sauvenière.² "*Moi, publier des livres contre l'Empereur... Vous plaisantez, Monsieur le Commissaire... Je ne suis qu'un paisible touriste!*"

En 1852 également, mais avec Dumas cette fois, Hetzel signe un contrat d'édition l'autorisant à publier, pour la Belgique et l'étranger (à l'exclusion de la France), tout ce que l'écrivain produira dans les cinq années à venir. Et Dieu sait si Dumas va écrire frénétiquement pour se libérer de ses dettes! Plus de quarante volumes sortiront de son encrier.

Enfin, Hetzel sauve également Gaspard de Cherville de la détresse financière en le faisant nommer, grâce à ses relations, au poste de co-directeur du Théâtre du Vaudeville de Bruxelles.

En 1854, changement de situation pour les quatre expatriés. Hugo s'est établi à Jersey où il écrit *Les Contemplations*. Dumas rentre à Paris, grâce au concordat qu'il a signé avec ses créanciers. Cherville, lui, administre mal – très mal – son théâtre. Et l'éditeur Hetzel, dont les affaires reprennent en Belgique et en France, peut enfin songer à de vraies vacances: plus de publications politiques à l'horizon, une surveillance policière moins agressive, et même un secrétaire-associé, efficace et zélé, à Bruxelles: l'exilé Noël Parfait, que le départ de Dumas, dont il était l'homme à tout faire, a libéré.

Hetzel va passer les trois mois de l'été 1854 à Spa, à nouveau à l'Hôtel Britannique, avec sa femme et son fils Jules, qui a dix ans.³

Après avoir expédié les affaires courantes, il consacre chacune de ses journées à flâner dans la ville ou à parcourir inlassablement la forêt spadoise qu'il finit par connaître mieux que personne. La pluie parfois l'empêche de sortir, et tant mieux: il en profite pour ajouter quelques pages à son œuvre personnelle. C'est George Sand, avec laquelle il correspond de façon régulière, qui l'a poussé à se remettre à l'écriture.

*

Et nous revoilà, mieux renseignés, à mon introduction, en 1855. Cette année-là, la famille Hetzel arrive à Spa à la mi-mai. Elle a entraîné derrière elle Gaspard de Cherville, endetté jusqu'au cou par sa gestion désastreuse du Vaudeville. Cherville, accompagné de son amie, Constance Davenay, et de leurs

² *Liste des Etrangers* du 27 juillet 1853: "Au Grand Hôtel Britannique, rue de la Sauvenière: M. Hetzel, rentier, avec Mme son épouse et son fils³".

³ La Sûreté publique note la présence de Hetzel à l'Hôtel d'York de Spa, le 23 juin 1854.

deux enfants, loue pour 3 ans une maison avec jardin, rue de la Sauvenière.⁴ Hetzel, lui, s'installe, jusqu'à la fin du mois de septembre, ici même, au "Petit Trianon".⁵

Les lieux ne se présentaient pas comme aujourd'hui: le Petit Trianon était un immeuble construit à l'arrière du bâtiment devant lequel nous nous trouvons, et situé dans un vaste parc qui s'étendait jusqu'à la rue de la Sauvenière, en face des balcons de l'Hôtel Britannique.⁶ On peut imaginer que, l'année précédente, cloîtré dans sa chambre d'hôtel, Hetzel avait dû convoiter cette maison, "*la mieux située peut-être de tout Spa*", selon lui.

Hetzel peut réviser ici, tout à son aise, les épreuves des *Contemplations* que Hugo l'a chargé d'éditer. Et, sans doute, quand il découvre la deuxième partie du recueil, pleine de souvenir de Léopoldine Hugo et pleine d'interrogations sur l'au-delà, pense-t-il, avec beaucoup de chagrin, à sa propre fille disparue. "*J'ai promené tant de regrets dans les campagnes de Spa, écrit-il à un de ses amis, j'ai si souvent demandé à ce joli pays pourquoi Marie n'étais pas à mes côtés pour le voir – que je l'aime pour tout le chagrin que j'y ai eu – mais je l'aime douloureusement. Tiens, Marie me manque tous les jours davantage.*"⁷

Un autre poème des *Contemplations*, tout récent au moment où il en prend connaissance puisque le manuscrit est daté du 30 juillet 1855, retient son attention. Victor Hugo l'a dédié à Alexandre Dumas pour le remercier de la dédicace que ce dernier lui avait faite, huit mois plus tôt, en tête de son drame *La Conscience*: "*c'est à vous, mon cher Hugo, écrit Dumas, que je dédie le drame de La Conscience. Recevez-le comme le témoignage d'une amitié qui a survécu à l'exil, et qui survivra, je l'espère, même à la mort. Je crois en l'immortalité de l'âme.*"⁸ Dans le poème, Victor Hugo évoque leur séparation à Anvers, tandis que le bateau partait pour Jersey.

⁴ *Liste des Etrangers* n°2 du 26 mai 1855: A la Maison Palet, rue de la Sauvenière: M. De Cherville (G.), propriétaire à Bruxelles, avec sa famille et suite⁵.

Malgré tous mes efforts, je n'ai pu identifier cette maison qui portait le n°278. La numérotation des maisons à Spa au XIXe siècle était continue, passant d'une rue à l'autre, montante à gauche, puis descendante de l'autre côté. Les registres de la population de Spa, où la présence de Cherville et de sa famille est mentionnée, permettent seulement de faire une hypothèse: en montant la rue de la Sauvenière sur le trottoir de gauche, la maison Palet était la douzième maison, *construite alors*, après le Grand Hôtel Britannique. Elle devait donc être située au-delà de la rue Silvela, après le pont du chemin de fer, non loin de la Maison Levoz. C'est là que Gaspard de Cherville a écrit les romans pour Alexandre Dumas. Toute information permettant d'identifier la maison ou son emplacement serait, évidemment, la bienvenue.

⁵ *Liste des Etrangers* du 16 juin 1855: "Au Petit Trianon, rue du Waux-Hall, Hetzel J., éditeur à Bruxelles, et sa famille".

⁶ En 1848, la propriété comprend deux maisons (maison d'habitation et maison de concierge) et le jardin; elle occupe une superficie de 15 ares 40 ca. Les propriétaires l'accroissent, en 1850, par l'acquisition d'un verger de 22 ares 10 ca, tenant à l'arrière de la maison. La superficie totale de la propriété est ainsi portée à 37 ares 50 ca, soit 3750 m², avec sortie rue de la Sauvenière. La façade du Petit Trianon était alors couverte d'un revêtement de bois. L'actuel revêtement de céramique, façon "mètre parisien" date des années 1920.

⁷ Lettre du 5 juin 1854 de Hetzel à E. Grenier, in Parménie et Bonnier, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs*, P.-J. Hetzel, Albin-Michel, 1953, pp. 234-235.

⁸ Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Le Club du Livre français, éd. Massin (1971), tome IX, p. 277.

Écoutons ce texte lu par Mademoiselle Marie Stas.

Merci du bord des mers à celui qui se tourne
 Vers la rive où le deuil, tranquille et noir, séjourne,
 Qui défait de sa tête, où le rayon descend,
 La couronne, et la jette au spectre de l'absent,
 Et qui, dans le triomphe et la rumeur, dédie
 Son drame à l'immobile et pâle tragédie!
 Je n'ai pas oublié le quai d'Anvers, ami,
 Ni le groupe vaillant, toujours plus raffermi,
 D'amis chers, de fronts purs, ni toi, ni cette foule.
 Le canot du steamer soulevé par la houle
 Vint me prendre, et ce fut un long embrassement.
 Je montai sur l'avant du paquebot fumant,
 La roue ouvrit la vague, et nous nous appelâmes.
 – Adieu! – Puis, dans les vents, dans les flots, dans les lames,
 Toi debout sur le quai, moi debout sur le pont,
 Vibrant comme deux luths dont la voix se répond,
 Aussi longtemps qu'on put se voir, nous regardâmes
 L'un vers l'autre, faisant comme un échange d'âmes;
 Et le vaisseau fuyait et la terre décrut;
 L'horizon entre nous monta, tout disparut;
 Une brume couvrit l'onde incommensurable;
 Tu rentras dans ton œuvre éclatante, innombrable,
 Multiple, éblouissante, heureuse, où le jour luit;
 Et moi dans l'unité sinistre de la nuit.⁹

A l'opposé de Victor Hugo, Hetzel se situe plutôt, comme Alexandre Dumas, du côté "*où le jour luit*". En 1855, au "Petit Trianon", il écrit deux contes "spadois": *Les bijoux parlants* et – plus réussie selon moi – *L'histoire du Prince Z et de la Princesse Floris*¹⁰ Il les publiera dans la nouvelle petite collection in-32 (véritables livres de poche) qu'il lance alors.

Le Prince Z est un géant allemand. Il a épousé la princesse Floris qui est elle, de taille normale et tout à fait jolie. Du fait de leur disparité physique, ils ne peuvent pas avoir d'enfant. Qu'à cela ne tienne: saint Remacle fait des miracles à la Sauvenière! Voici le couple à Spa: hélas! le prince ne peut entrer son trop grand pied dans l'empreinte du pied de saint Remacle. Désespéré, le géant se met à jouer, et à gagner, au Casino, tandis que Floris continue d'aller faire ses dévotions à la Sauvenière. Saint Remacle, vous l'imaginez, ne comblera pas ses vœux, mais un jeune colonel russe, Grégorio Nicanor, qui loge... au "Petit Trianon", va remarquer la belle princesse désespérée.

⁹ Victor Hugo, *Les Contemplations*, Livre cinquième, XV.

¹⁰ P.-J. Stahl (Hetzel), *Les bijoux parlants, Souvenirs de Spa*, Paris, Michel Lévy Frères, 2^e édition, 1857 et *Une des vertus de la Sauvenière, Histoire du Prince Z et de la Princesse Floris, conte spadois*, Bruxelles, Lebègue et Cie, 1855.

Voici un court extrait du *Prince Z*, lu par Madame Anne Gérard

Le balcon de l'hôtel Britannique

Une des fenêtres qui donnent sur le balcon de l'hôtel Britannique, lequel faisait face, comme je crois l'avoir dit, aux jardins du petit Trianon, venait de s'ouvrir.

Une jeune femme en peignoir blanc, enveloppée d'un grand châle, s'était avancée sur le balcon, et appuyée dans l'embrasement de la fenêtre, elle respirait l'air frais du soir.

Les lampes qui éclairaient, derrière elle, l'appartement, mettaient en relief toutes les grâces de sa charmante personne. Elle causait familièrement avec une jeune fille qui paraissait être sa suivante. Le timbre pénétrant de sa voix arrivait en sons vagues et doux jusqu'aux oreilles de Nicanor.

Les regards de Nicanor ne se détachèrent du balcon que longtemps après que cette gracieuse apparition se fut évanouie. Il ne quitta la place d'où il l'avait aperçue que quand toutes les lumières qui brillaient aux fenêtres furent éteintes et que tout espoir raisonnable de voir reparaître ce soir-là la belle causeuse fut perdu.

Stéphane [son domestique] remarqua trois choses:

La première, c'est que son maître avait laissé éteindre son cigare, sans penser à le rallumer.

La seconde, c'est qu'il n'avait pas repris son propos interrompu.

La troisième, c'est que, quelques semaines auparavant, son maître, se trouvant à fumer et à causer avec lui dans cette même partie du jardin qu'il affectionnait, et la même fenêtre s'étant ouverte sur le même balcon de l'hôtel Britannique, pour donner passage à une grosse douairière en déshabillé qui occupait alors l'appartement du balcon, Nicanor avait tranquillement continué sa promenade et s'était contenté de dire, en la regardant, "*que le balcon ferait bien d'être solide*".

Floris s'était crue à l'abri de tout regard: il y avait quelques jours qu'elle était arrivée à Spa, et, voyant devant ses fenêtres des jardins abandonnés, elle s'était crue sans voisins, et avait pris l'habitude de venir avec sa femme de chambre prendre le frais sur son balcon, tous les soirs avant de se coucher.

On a compris sans doute que c'était elle¹¹ qui avait attiré l'attention de Nicanor.

Vous devinez la suite de cette histoire qui tend à prouver que les couples mal assortis ne peuvent être heureux.

Et Cherville, que devient-il? Hetzel ne le laisse pas tomber. Pour lui assurer des revenus, il l'engage, à la fois comme copiste occasionnel et comme précepteur de son fils. Il l'introduit également auprès de Jules Janin, qui a toujours des textes à recopier, et auprès de Davelouis, le gérant du Casino spadois, qui publie une feuille publicitaire, *L'Echo des Casinos*.

¹¹ P.-J. Stahl (Hetzel), *Histoire du Prince Z et de la Princesse Floris, conte spadois*, Bruxelles, Lebègue et Cie, 1855, in-32 (pp. 157-160).

Gaspard de Cherville a évoqué lui-même, en 1887 – Hetzel est décédé en 1886 –, quelques souvenirs de cette Saison qu'il a vécue auprès de l'éditeur dans un texte que j'ai eu la chance de retrouver récemment. Laissons-lui la parole: il nous parle de son ami Jules, tel qu'il était dans l'intimité, amoureux des fleurs sauvages et ami des enfants; il nous parle aussi de lui-même, et des petits moulins à eau qu'il construisait.

Le texte est lu par Madame Francine Moffarts.

Hetzel et les fleurs des bois

Hetzel fut un amoureux passionné des fleurs des bois. Il les aimait, non pas platoniquement et comme tant d'autres, parce qu'elles prêtent à des effets de style, mais avec ces ardeurs juvéniles qui ne se satisfont que par la possession. J'ai été souvent le compagnon de ses courses dans l'Ardenne spadoise, où il m'associait à ses conquêtes, et j'ai trop de fois gémi sous le poids des fagots que représentait notre moisson pour ne pas être en mesure de l'attester.

La Géronstère, le ru du Chawion, le vallon de la Sauvenière, cet adorable jardin forestier qui encadre la ville de Spa, étaient le théâtre ordinaire de nos expéditions; quelquefois nous poussions jusqu'aux "fagnes", les bruyères marécageuses qui couronnent les sommets du chaînon ardennais. Hetzel avait encore une prédilection très profonde pour un autre genre de fleurs, les enfants, dont la présence ajoutait pour lui à l'attrait de la promenade et de la cueillette. On cheminait sous le couvert, butinant à droite et à gauche, les chèvrefeuilles, les scabieuses sauvages, les digitales, les bruyères roses et blanches, qui peu à peu s'entassaient en bottes que le chef de la caravane ne trouvait jamais assez grosses. Ce qui, dans le cours d'un été, entrainait de tas de fleurettes rustiques dans ce petit Trianon où il habitait est absolument invraisemblable.

Je dois confesser que mon ami avait ma collaboration florifère en très mince considération. Il me taxait de paresse. La vérité est que je m'étais découvert une vocation, ce fut la première, celle de fabricant de petits moulins. Je piochais ce talent dans le recueillement de mon domicile et, quand j'arrivais, j'en avais toujours deux ou trois échantillons dans ma poche. Il s'agissait alors de choisir l'emplacement où l'on installerait le monument, et cela nuisait à la récolte des herbages. Quand j'avais trouvé, je plantais mon moulin sur quelque cascabelle du ruisseau en lestant l'arbre de couche avec de gros cailloux; mais quel succès quand la roue se mettait à tourner! C'était chez notre petit monde des cris de joie, des applaudissements, des transports, un délire! La bande serait restée des heures à le contempler et le butin s'en ressentait. Ces constructions avaient un autre inconvénient. Jules, le fils d'Hetzel, alors un garçon d'une dizaine d'années, aujourd'hui un homme, avait fortement mordu aux petits moulins, il en raffolait et il voulait toujours revoir ceux dont j'avais émaillé le ruisseau qui serpente le long de cette allée de la Sauvenière, œuvre des élèves de Mme de Genlis. Avec ses autres préoccupations, Hetzel, au contraire, tenait à varier le théâtre de ses courses; mais, quand on est possédé de l'amour de l'enfant, c'est bien le moins d'avoir pour le sien une véritable adoration, et la sollicitude toujours obéie de Jules, nous ramenait à la Sauvenière un peu trop souvent peut-être. J'ai toujours soupçonné Hetzel d'être revenu, en tapinois culbuter mes chefs-d'œuvre hydrauliques d'un coup de canne, afin de mettre un terme à cette permanence de notre promenade, car nous les retrouvions toujours dans un état lamentable, ces infortunés chefs-d'œuvre!

Ah! l'heureux temps, et qu'il est loin! A mesure que l'on vieillit, les souvenirs prennent de plus en plus l'indécision du rêve, si bien que l'on doute parfois d'avoir vécu les joies, comme les douleurs passées.¹²

¹² Gaspard de Cherville, *Au village, Légendes et croquis rustiques*, Paris, Librairie du Temps, 1887 – pp. 253 sq.

Pendant ces longues promenades, Hetzel s'inquiète de l'avenir de son compagnon. Comment, en effet, Cherville gagnera-t-il sa vie, une fois la Saison finie et Spa rendu à sa vie de tous les jours? Pourquoi ne mettrait-il pas par écrit les histoires qu'il racontait au boulevard de Waterloo et qui plaisaient tant à Dumas. Une collaboration avec le père des *Trois Mousquetaires* garantirait une vente facile et des revenus substantiels. Dumas, c'est un label de qualité.

*

Cherville, velléitaire, ne dit ni oui ni non. Il lui faudra quelques mois de réflexion, occupés par d'interminables et coûteuses parties de chasse, avant qu'il ne suive, contraint par la nécessité, le conseil d'Hetzel. Au cœur de l'hiver 1855-56, dans sa maison de la rue de la Sauvenière, il se met à rédiger *Les Mémoires d'un trop bon garçon*, un récit autobiographique. Hetzel, consulté, trouve le texte impubliable tel quel et conseille à Cherville d'écrire plutôt quelque chose de court; un conte par exemple. En huit jours, Cherville écrit *Le Lièvre de mon grand-père*.¹³ Une histoire diabolique qui se passe dans la région de Spa et de Theux.

Cette fois, Hetzel envoie le manuscrit à Dumas. Celui-ci, justement, est en panne d'imagination, et il accepte aussitôt le texte de Cherville. A la mi-février, Dumas et Cherville signent un contrat de collaboration régulière. *Le Lièvre* paraît en feuilletons dans *Le Siècle* en mars 1856 et, en juin, en un volume, dans la collection Hetzel. Alexandre Dumas a ajouté un avant-propos au *Lièvre de mon grand-père*. Il y explique les circonstances de la rédaction, fait un commentaire ironique sur les innombrables "nègres" qu'on lui prête, et un éloge appuyé de Gaspard de Cherville, le véritable père, dit-il, du *Lièvre de mon grand-père*.

Voici les premières lignes de cette préface lues par Simon Mordan qui prête sa voix à Alexandre Dumas.

Explication en matière de causerie

Chers Lecteurs,

Pour peu que vous m'ayez suivi avec quelque intérêt dans ma vie littéraire et dans ma vie privée, je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai habité la ville de Bruxelles en Brabant, du 11 décembre 1851 au 6 janvier 1854.

Les six volumes de *Conscience l'Innocent*, les quatre volumes du *Pasteur d'Ashbourn*, les cinq volumes d'*Isaac Laquedem*, les quatorze volumes de *La Comtesse de Charny*, le volume de *Catherine Blum*, et douze ou quinze volumes de mes *Mémoires* datent de là.

Ce sera un jour une matière difficile à explorer, un problème difficile à résoudre pour mes biographes, que de découvrir quels collaborateurs anonymes ont fait ces quarante volumes.

¹³ L'édition originale du *Lièvre de mon grand-père* a paru chez Alphonse Lebègue et Cie (Collection Hetzel) en juin 1856. les rééditions récentes (aux éditions Omnibus, 2002, par exemple) présentent un texte *très altéré*.

Car, vous le savez, cher lecteur, il est connu – des biographes, bien entendu – que je n'ai pas fait un seul de mes douze cents volumes.

Dieu fasse paix à mes biographes, comme il veut bien, dans sa miséricorde infinie, me faire paix à moi-même!

Aujourd'hui, chers lecteurs, je vous apporte un nouveau volume.

La véritable date de celui qui surgit à vos yeux sous le titre un peu excentrique, mais qui sera pleinement justifié, du *LIEVRE DE MON GRAND-PERE*, doit en réalité remonter à la période de ses frères belges.

Mais comme je ne veux pas qu'à l'endroit de son véritable auteur plane sur lui la fâcheuse obscurité qui plane sur les autres, j'entreprends de raconter aujourd'hui dans cette causerie-préface la façon dont il voit le jour, et, tout en me réservant le titre du parrain qui le tient sur les fonts du baptême de la publicité, de faire connaître son véritable père.

Son véritable père a nom: M. DE CHERVILLE.

M. DE CHERVILLE pour vous, chers lecteurs; Cherville tout court pour moi.

Le temps passait vite et doucement, pour moi surtout qui étais exilé volontaire dans cette bonne ville de Bruxelles. Un grand salon situé boulevard de Waterloo, 73, réunissait tous les soirs, ou à peu près, quelques bons amis, des amis de cœur, des amis de vingt ans: Victor Hugo, – à tout seigneur, tout honneur, – Charras, Esquiros, Noël Parfait, Hetzel, Péan, Cherville. [...]

On restait ainsi jusqu'à une heure ou deux heures du matin, autour d'une table à thé, causant, bavardant, riant, pleurant quelquefois.

Pendant ce temps, en général, je travaillais; seulement, deux ou trois fois, d'habitude, dans la soirée, je descendais de mon second étage et venais jeter un mot au milieu de la conversation générale, comme un voyageur qui arrive au bord d'une rivière jette une branche au courant.

Et la conversation emportait le mot comme le courant emporte la branche.

Puis je remontais travailler. [...]¹⁴

En 1856 et 1857, le dernier "nègre" de Dumas, toujours installé 278 rue de la Sauvenière, ébauchera quatre autres romans de qualité inégale: *Le Chasseur de sauvagine*, *Le Meneur de Loups*, *Black* et *Les Louves de Machecoul*. (Cherville, s'il a de l'imagination, n'a tout de même pas le talent d'Auguste Maquet, le co-rédacteur des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo*).

Deux drames personnels, survenus à quinze jours de distance au printemps de 1857, endeuilleront le séjour de Gaspard de Cherville dans la ville d'Eaux: le décès d'Edmond, son petit garçon de 5 ans et demi, et celui de sa compagne, Constance Davenay qui avait 33 ans. Le 23 septembre 1857, Alexandre Dumas rendra visite à Cherville lors de son unique passage à Spa. Et puis un jour de novembre de cette

¹⁴ Alexandre Dumas, *Le Lièvre de mon grand-père*.



même année, Cherville partira furtivement, laissant derrière lui quelques dettes et emmenant à Paris une jeune Spadoise, Emma Richard, dont il a fait la conquête.

Sa collaboration avec Alexandre Dumas se poursuivra épisodiquement, jusqu'en 1868; au total, elle aura ajouté neuf romans à la production dumasienne. Le fils d'Alexandre Dumas dira de lui: "*C'est un des rares collaborateurs de mon père, qui l'ait aimé et qui ne se soit pas montré ingrat!*"¹⁵

*

Il y aurait encore, Mesdames, Messieurs, beaucoup à dire sur les autres séjours de Jules Hetzel "Au Petit Trianon" en 1856, en 1858 et en 1859, et sur les séjours de Victor Hugo et de sa famille dans la ville d'Eaux dans les années 1860.¹⁶ Mais nous nous en tiendrons à l'année 1855.

"Durant l'été 1855, l'éditeur Jules Hetzel revoit ici Les Contemplations de Victor Hugo. Il convainc Gaspard de Cherville de devenir le "nègre d'Alexandre Dumas". Voilà, en peu de mots, ce que la plaque commémorative posée sur "Le Petit Trianon" rappellera désormais au passant.

Cette maison a été un moment, le temps d'un été, grâce à Jules Hetzel, un lieu central de la littérature française. C'est un souvenir heureux et prestigieux que nous voulions rallumer dans la mémoire spadoise.

*

Il ne reste à présent qu'à dévoiler la plaque. Ce sera au son de la neuvième symphonie de Beethoven. Une manière de rappeler que Victor Hugo et Alexandre Dumas, les deux écrivains bicentennaires bientôt réunis au Panthéon, ont enrichi, l'un et l'autre, l'imaginaire et la sensibilité européenne par des œuvres bien vivantes.

Guy Peeters

Note sur l'illustration:

Le Petit Trianon et la rue du Waux-Hall en 1840

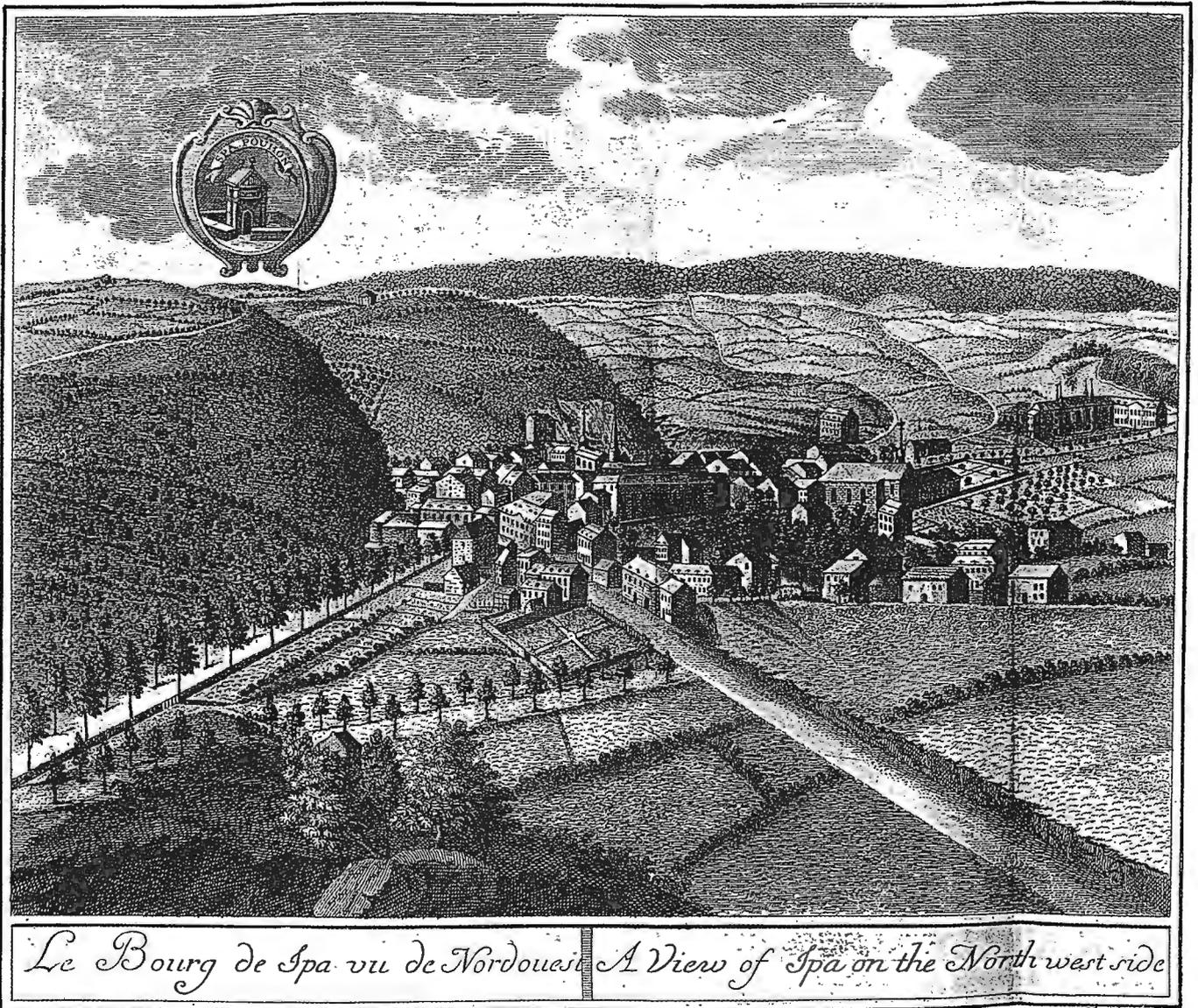
Je remercie vivement M. Michel Gélin de Spa qui m'a remis, après l'inauguration de la plaque commémorative, cette superbe illustration du Petit Trianon. Elle permet de visualiser la façade de l'immeuble telle que P.-J. Hetzel l'a connue et d'imaginer aussi, derrière le muret et les grands arbres, le magnifique jardin qui s'étendait jusqu'à la rue de la Sauvenière.

Une information: les amateurs d'histoire spadoise peuvent consulter le site

<http://membres.lycos.fr/histoirespadoise>.

¹⁵ Propos rapporté par Jules Claretie, in *La Vie à Paris*, Fasquelle et Charpentier, 1898 – pp. 249-251.

¹⁶ Cf. Guy Peeters, *Victor Hugo et Spa*, Chez l'auteur, 1985.



1. Le Pavillon de Hesse-Rheinfels domine Spa. Gravure H. Godin. 21x24,5 cm. Amusemens de Spa. 1783



161 - Athènes. Acropole. Temple d'Athéna Niké. Vue latérale. Ordre ionique (425 av. J.-C.).

2. Le temple d'Athéna Niké. Acropole d'Athènes. V^e s. av. J.C.

La restauration du pavillon de Hesse-Rheinfels à Spa

Dans la "Vie Spadoise" du 26 mars 1972, notre article "Le Pavillon de la Montagne est-il voué à la destruction" alertait l'opinion publique de l'état de dégradation de ce charmant édifice.

Voici la description faite en 1783 par Jean-Philippe de Limbourg (orthographe de l'époque):

"Cet endroit a été nommé Belle-Vue, parce qu'en effet c'est le plus agréable coup d'œil possible, en fait de paysage. Cet avantage a décidé le choix d'un emplacement pour un petit Pavillon en Colonnade, qu'on nomme le Belveder de la Montagne; dont on est redevable à feu S.A.S. le Landgrave de Hesse-Rheinfels; Ce Prince le fit construire en 1769, pour servir de Reposoir, à ceux qui font le tour des Montagnes. Le frontispice de ce petit bâtiment consiste en quatre colonnes de belle pierre de taille, avec une balustrade en fer; il se présente en face sur la Chaussée, et on le découvre de presque toutes les rues de Spa; où il fait un bel effet. Et réciproquement on y jouit d'une vue très agréable, tant sur la montagne, que sur le Bourg et sur la Chaussée; sur laquelle on voit de là avec plaisir la circulation perpétuelle des chevaux et des voitures, des arrivans et des personnes, qui y font leur promenade..."¹ (gravure 1)

La première version architecturale

Ce petit pavillon était une copie simplifiée du temple d'Athéna Niké, ou la Victoire aptère (sans ailes) construit sur l'Acropole d'Athènes vers 420 avant J.C.

Selon une légende, les Athéniens avaient coupé les ailes à la statue d'Athéna pour empêcher la Victoire de s'envoler d'Athènes.

Le temple d'Athéna Niké était un bijou de marbre blanc d'ordre ionique.^{2,3} (photo 2)

Le peintre spadois Ernest Krins (1820-1894), fabricant et marchand d'ouvrages de Spa, a représenté le pavillon dans sa première version.⁴ (fig.3)

Il avait la forme d'un temple grec, tétrastyle et prostyle, c'est-à-dire à quatre colonnes placées en façade, d'ordre toscan⁵ et non d'ordre dorique romain comme mentionné antérieurement⁶ (p. 107). Le toit à deux pans inclinés était soutenu à l'arrière par une muraille en U. Il abritait un banc.

D'autres copies analogues du modèle spadois existent: citons le temple de l'Amour construit par Joséphine, épouse de Bonaparte premier consul, aménageant le parc du château de Malmaison acquis en 1799 (Architecte Berthauld).⁶ (p. 108)

¹ Les Amusemens de Spa. Vol. II, p. 269, 270. Amsterdam. Les libraires associés. 1783.

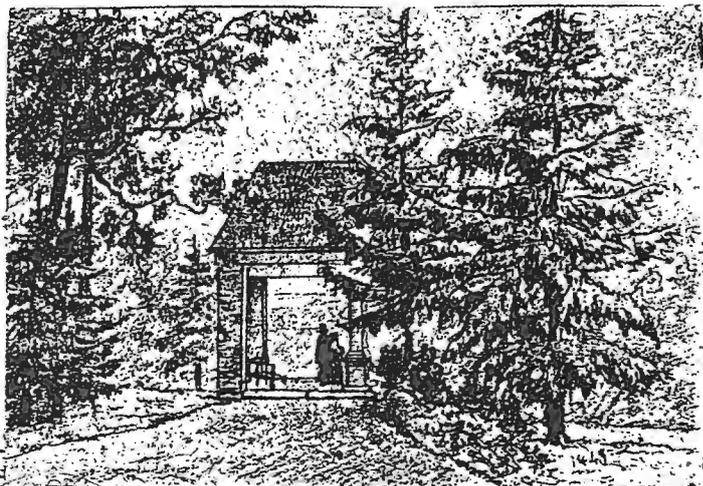
² Guides Cacolidés: Description complète de l'Acropole d'Athènes, p.8. Sans date.

³ André Billy: La Grèce. Arthaud éd. Grenoble 1942, p. 39, 43.

⁴ Dans l'iconographie du pavillon dans sa première version citons: Les gravures de H. Godin (1, TI p. 26, 101), une peinture sur bois de Barthélémy Longrée de 1851, Musée de Spa n°L 669a, un dessin de Joseph Henrard (1809-1883), un lavis de Louis Midrez de juin 1851, Musée de Spa n°CO 535a.

⁵ André Dalmas: Vitruve: Les dix livres d'architecture. Traduction de Claude Perrault, 1673. Les libraires associés 1965, p.98 et suivantes, p. 128-130.

⁶ Pironet L.: La restauration du Pavillon de la Montagne. H.A.sp. sept. 1982, p. 106-108.



0857
3. Le Pavillon en 1843 par E. Krins
11-257.



4. Boîte à jeu, gouache, bois au naturel « Fontaine de la Géronstère »
vers 1860. Coll. privée. Photo de l'auteur.



5. Idem, intérieur; en haut à gauche « Pavillon à Spa » vers 1860
Coll. privée. Photo de l'auteur.

En Angleterre, dans le domaine d'Althorp se trouve la tombe de la princesse Diana (1961-1997) sur un îlot du lac Ovale. Sur le bord de la pièce d'eau est érigé un petit temple, frère jumeau de l'ancien reposoir de Spa.⁷

Le donateur

Les monuments de Spa sont dus aux dépenses et aux libéralités des visiteurs étrangers.

Pour le Belvédère de la Montagne, le généreux mécène était le landgrave Konstantin von Hessen-Rheinfels-Rotenburg, né à Rotenburg le 25-05-1716, fils de Ernst Leopold (1684-1749).

Landgrave, étymologiquement comte du pays, était un titre de certains princes souverains en Allemagne.

Constantin était le landgrave régnant de Hesse-Rheinfels-Rotenbourg en 1749 et régnait depuis 1746 sur le bas comté de Katzenelnbogen. En 1754, il renonça à Rheinfels en faveur du landgrave de Hesse-Cassel. Il reçut en 1774, la possession exclusive de 9 paroisses situées dans le Vierherrisch. En 1755, il succéda à son cousin le landgrave Christian de Hesse-Rheinfels-Eschwege (Wanfried).

Le 25-08-1745, il épousa à Brühl, Sophie, comtesse de Starhemberg, née à Londres en 1722 qui était veuve du prince Guillaume de Nassau. Ils eurent onze enfants. Sophie est reprise dans la "Liste des Seigneurs et Dames" de l'année 1766. Elle décéda à Strasbourg en 1773.

Lors de ses séjours à Spa, Constantin donnait des fêtes superbes à son petit pavillon.

Le 27-05-1775, il s'unit en secondes noces à Rotenburg à Marie-Johannette, comtesse de Bombelles née à Bitche le 22-10-1750 et décédée le 28-11-1822 à Ancy-le-Franc (Yonne).

Constantin décéda le 30-12-1778 au château de Wildeck près de Rotenburg.

Sa veuve, Marie-Johannette se remaria à Paris le 14-01-1782 à Louis le Tellier de Souvré, marquis de Louvois, décédé le 05-08-1785.

Malgré la nombreuse progéniture de Constantin et de Sophie, les derniers du nom Hesse-Rheinfels-Rotenbourg furent son petit-fils Victor Amédée (02-09-1779, 12-11-1834) et sa petite-fille Clotilde (12-09-1787, 06-01-1869).^{8,9}

Les armoiries des Hesse-Rheinfels

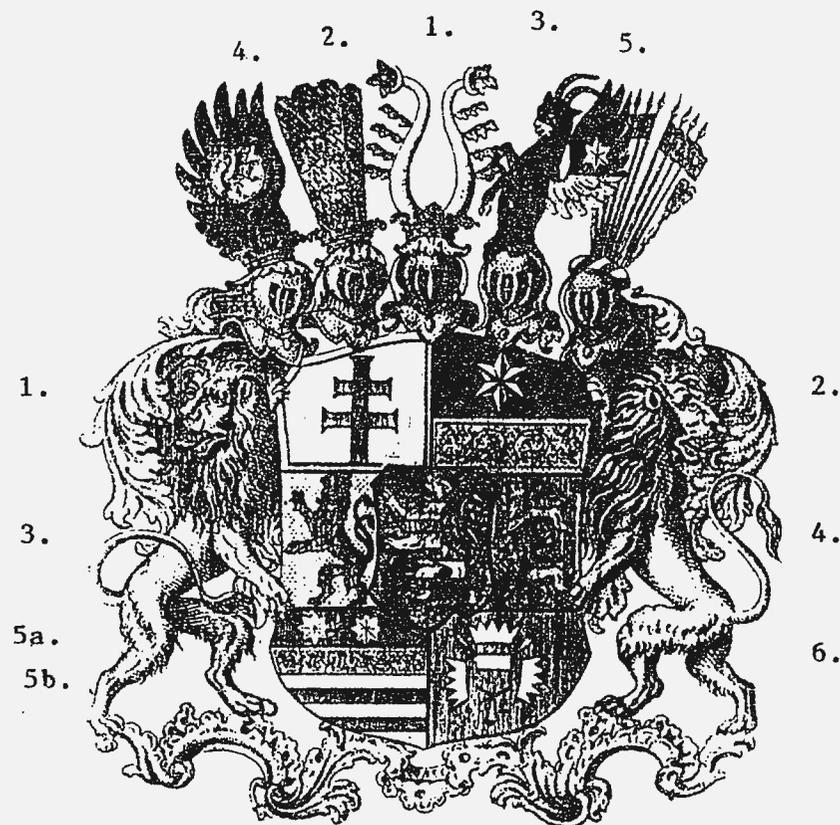
Selon M. Harmignies, de l'Académie Internationale d'Héraldique: "Les Hesse-Rheinfels-Rot(h)enbourg étaient un rameau cadet, séparé vers 1650, de la branche aînée (Cassel) de la Maison de Hesse, elle-même issue d'Henri le Jeune, fils cadet du duc Henri II de Brabant et de Sophie de Hesse-Thuringe. Le landgrave Constantin était le descendant en ligne directe et ininterrompue à la 14^e génération d'Henri II de Brabant et, à la 21^e génération, de Lambert 1^{er} comte de Louvain décédé en 1095. Les Hesse sont bien conscients de cette ascendance Brabant qu'on ignore généralement.

⁷ Journal Le Soir 29, 30-08-1992: P.L.C.: Welcome to Dianaland. Althorp.

⁸ M. Huberty. A. Giraud, F. et B. Magdelaine: L'Allemagne dynastique (les quinze familles qui ont fait l'Empire). Imp. Laballery, F-58500 Clamecy T.I 1976, p. 130, 131.

⁹ Stamtafeln sur Geschichte der europäischen staaten BI/II. Taf. 101. Verlag von J.A. Stargardt. Marburg 1960.

*Land-Gräff Hessen Darmstädt^{105.}
Wappen*



6. 1772. ARMES DES HESSE-RHEINFELS

(semblables à celles des HESSE-DARMSTADT)

Der
durchlauchtigen Welt
vollständiges
Wappenbuch
Erster Band

in welchem auf hundert und acht und siebenzig Kupferplatten

die

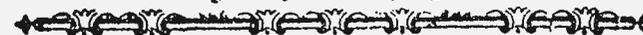
Kaiserlichen, Königlichen, Churfürstlichen
und Fürstlichen Wappen geistlichen und welt-
lichen Standes in Deutschland

nach den Regeln der Heraldik

vorgesteller und beschrieben sind.



Zweite Auflage.



Nürnberg,

Auf Kosten der Naspischen Handlung. 1772.

La branche de Hesse-Cassel, devenue grand-ducale en 1806, subsiste toujours; ainsi que d'autres branches et rameaux collatéraux bien plus illustres que les Rheinfels."

Les armoiries des origines de cette maison¹⁰ sont d'azur au lion burelé d'argent et de gueules, couronné d'or, cimier: deux cornes de buffle au naturel ayant à l'extrémité des bâtons d'or, ornés de feuilles de tilleul du même.

En 1650, elles sont ornées de six écus provinciaux et de cinq heaumes.

En ce qui concerne les Armes des Hesse-Rheinfels, le correspondant allemand de M. Harmignies, le Dr O. Neubecker à Stuttgart, communique ce qui suit (voir fig. 6 et 7):

"Contrairement à ce que l'on pouvait croire, leurs armes, à l'époque vers 1770, sont les mêmes (sind in nichts unterschieden) que celles des Hesse-Darmstadt, c'est-à-dire qu'il y a un quartier de plus que dans les armes de Hesse-Cassel. Ces armoiries se décrivent ainsi: parti d'un trait, coupé de deux, avec un écusson sur le tout d'azur au lion burelé de 10 pièces d'argent et de gueules armé et couronné d'or (HESSE); au 1 d'argent à la croix patriarcale de gueules (HERSFELD), au 2 coupé de sable à l'étoile d'argent et d'or (ZIEGENHAIN), au 3 d'or au lion de gueules couronné, lampassé et caudé d'azur (KATZENELNBOKEN), au 4 de gueules à 2 lions passants d'or (DIETZ), au 5 coupé a) recoupé de sable à 2 étoiles d'argent et d'or (NIDDA), b) d'argent à 2 fasces de sable (ISENBOURG), au 6 de gueules à la feuille d'ortie d'argent chargée d'un écusson de gueules au chef d'argent (SCHAUMBOURG). L'écu est surmonté de 5 heaumes: 1) Hesse, 2) Hersfeld, 3) Ziegenhain, 4) Katzenelnbogen, 5) Schaumbourg; il est supporté par deux lions d'or regardants."¹¹

Le cheminement vers la réhabilitation sur un plan octogonal

Albin Body signale que le pavillon a été rebâti en 1851: "l'architecture primitive en a été modifiée. Sa forme qui était carrée devint octogonale. Les quatre colonnes de granit, qui figurèrent à la façade, sont celles-là même qu'on y voit encore."¹²

En 1913, la commune de Spa vendit la plupart de ses bois à l'Etat belge avec les bâtiments qu'ils contenaient, le pavillon compris.

Le belvédère situé dès lors dans la forêt domaniale passa sous la gestion de l'Administration des Eaux et Forêts devenue actuellement la Division de la Nature et des Forêts de la Région Wallonne.

Le Pavillon de Hesse-Rheinfels fut classé par l'A.R. du 04/11/1976.

En date du 05 juin 1982, les architectes François Bourotte et Jean-Louis Chapaux remirent à la Ville de Spa un projet de restauration revenant sur le plan carré primitif de l'édifice.¹³

¹⁰ Armorial Général. J.B. Rietstap. Gouda 1884, corrigé par J.A. Stargardt Berlin 1934 et: Die Wappen und Flaggen der Herrschen und Staaten der Welt, J. Siebmacher's grosses Wappenbuch. Nürnberg I Band 1 Abt. 1856.

¹¹ Lettre de M. Harmignies, Bruxelles, 10 nov. 1982.

¹² Albin Body: Spa Histoire et bibliographie. Ed. culture et civilisation. Bruxelles 1981, t.II p. 397.

¹³ F. Bourotte et J.L. Chapaux: Exposé sur la restauration du Belvédère Hesse-Rheinfels à Spa, 1982.

Les autorités communales envisagèrent de proposer aux Eaux et Forêts l'échange d'un terrain communal contre le site du pavillon; la commune procédant alors à la restauration avec des subsides.

Ce projet était conforté par l'étude illustrée publiée dans le bulletin de septembre 1982.⁶

En janvier 1990, Pol Jehin posait la question: "Les pavillons Hesse et Bernard seront-ils bientôt rachetés par la Ville de Spa? Ces deux monuments appartiennent actuellement aux Eaux et Forêts. Ils sont malheureusement dans un état lamentable et menacent de s'effondrer. La Ville de Spa a entrepris des démarches auprès de la Région Wallonne pour racheter (pour le franc symbolique) ces deux pavillons. L'objectif de la Ville est de les restaurer..." (Réalités n°84 janv. 1990 p. 30)

En septembre 1990, dans ce même mensuel, nouvelle description de l'état de dégradation des deux belvédères néo-classiques¹⁴. L'opération citée ci-dessus ne fut pas réalisée.

En 1991, nouveau cri d'alarme lancé dans ce bulletin: "Le pavillon de Hesse-Rheinfels pourtant repris dans le patrimoine monumental de la Belgique est dégradé, l'architrave est brisée, l'accès en est interdit par une clôture de fils barbelés. Les arbres empêchent la vue sur Spa. Le pavillon n'est plus visible de la Vallée."^{15,16}

Les élèves à la rescousse

En 1991, dans le cadre de la Journée du Patrimoine et sous les auspices du Conseil de l'Europe, fut lancé un concours s'adressant aux établissements scolaires de Bruxelles, de Wallonie et de la Communauté germanophone: "A la recherche d'un monument en péril".

Le dossier devait être envoyé à la Direction Générale de l'Organisation des Etudes à Bruxelles.

Les élèves de quatrième générale de l'Athénée Royal de Spa décidèrent de participer au concours et leur choix se porta sur le Pavillon de Hesse-Rheinfels.

Ils présentèrent un rapport remarquable sous la direction et avec l'assistance des professeurs Liliane Collette-Radoux, Georges Moisse, J. Diseur et N. Belboom.

Cette étude remporta un 1^{er} prix flatteur comportant un voyage de cinq jours. Les élèves choisirent Londres et l'Angleterre du Sud.

Les autorités communales félicitèrent leurs jeunes concitoyens et promirent de mettre tout en œuvre pour faire avancer le dossier de la restauration du monument. De fait, cette question fut souvent à l'ordre du jour du conseil communal de Spa.

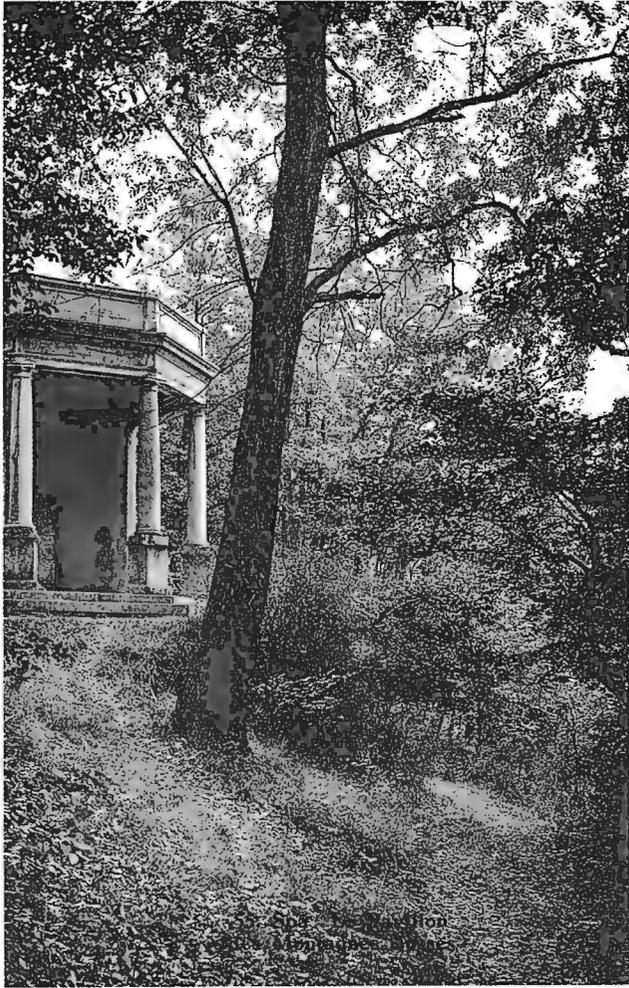
La restauration

Les gouvernements de la Région Wallonne, Division du Patrimoine et de la Province de Liège, Commission des Monuments, Sites et Fouilles demandèrent que l'édifice soit restauré dans son état d'origine.

¹⁴ Pironet L.: Accueil des touristes en forêt de Spa. Réalités sept. 1990.

¹⁵ Pironet L.: Bons baisers de Spa. H.A.sp. mars 1991 p. 12.

¹⁶ Le patrimoine monumental de la Belgique. Wallonie 12 (3^e). Prov. De Liège. Ar de Verviers. T.3. Spa p. 1231 à 1251. 111. 1876 à 1899. Ed. Mardaga Liège 1985.



8. Carte postale avant 1914.
Coll. privée



9. Un dernier regard sur la ruine
avant restauration. 2001.
Photo F. Bourotte



10. En cours de restauration. Couverture en cuivre
rouge préférable au zinc. Printemps 2002.
Photo F. Bourotte

Les architectes François Bourotte et Jean-Luc Chapaux de Spa établirent un rapport de l'état de la ruine et un plan de rénovation sur un plan octogonal.

Toutes les décisions et autorisation administratives enfin prises, les travaux furent menés au début de 2002.

Un panneau apposé au boulevard Léopold II enseigne:

Le coût s'élève à 4.215.347 FB (104.495,72 €).

Les subsides proviennent du Ministère de la Région Wallonne (65%), Direction de la Restauration, de la Province de Liège (10%), Service des Bâtiments et de la Ville de Spa (25%).

Les travaux furent exécutés par les Entreprises G. et Y. Liégeois à Battice sous la responsabilité des architectes Bourotte et Chapaux. Le chantier fut suivi par la Chambre provinciale de Liège de la Commission Royale des Monuments Sites et Fouilles. La réception provisoire des travaux fut accordée le 14 août 2002.

Une visite du site réserve une agréable surprise. Rénové à l'identique, le Pavillon de Hesse-Rheinfels montre une pimpante silhouette néo-classique au promeneur.

Une heureuse initiative fut le placement d'une toiture en cuivre, métal plus résistant que le zinc, dont l'aspect brillant sera bientôt corrigé par une patine de bel effet (photo 10). L'emploi du cuivre évite la pollution due à l'oxyde de zinc. Cette couverture est supportée par une nouvelle charpente en chêne.

Pour assurer la solidité et la longévité du bâtiment, une poutre en béton, non visible, soutient tout le pourtour de la voûte.

Les marches d'accès, les quatre colonnes, leur piédestal et chapiteau, l'entablement et l'acrotère¹⁷ ont été soit restaurés, soit remplacés à l'identique. Une seule marche en pierre du refuge subsistait. Une nouvelle architrave remplace l'ancienne qui était brisée en son milieu (photos 10, 11, 12).

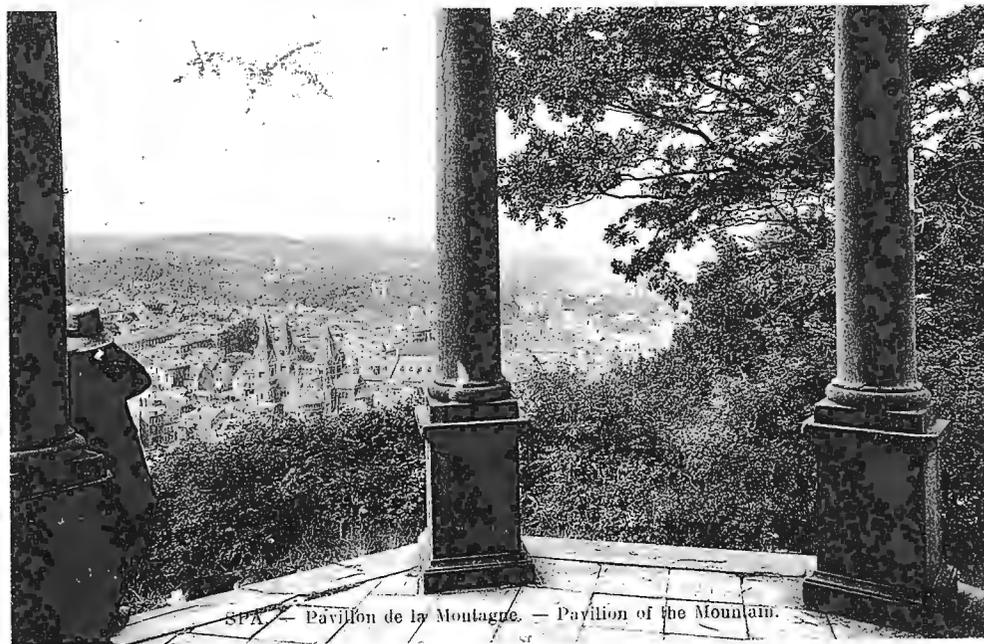
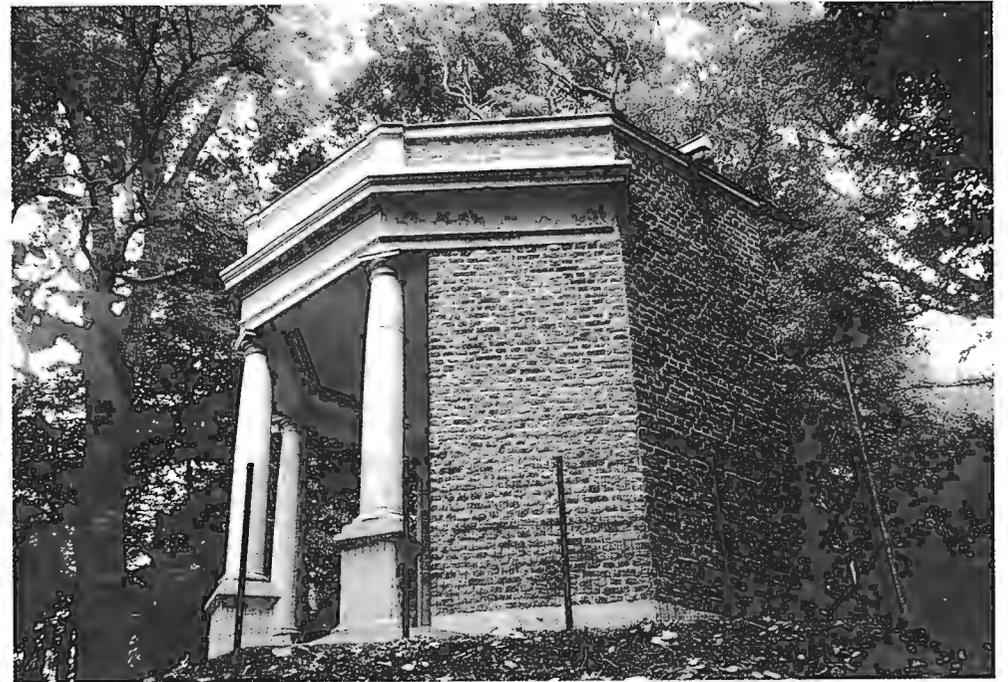
Le sol en béton a été superbement remplacé par des dalles de pierre de taille. L'existence de ce pavement est attestée par la carte postale n°13.

Une seule dalle d'origine a été retrouvée à l'emplacement du banc disparu. Elle a servi de modèle et a été scellée au centre du nouveau pavement dont elle diffère quelque peu par la teinte.

Les murs latéraux et postérieurs sont constitués d'un appareillage fait des briques d'origine encore en bon état et complété de briques de récupération d'aspect semblable. A l'intérieur, les murs ont été peints d'un badigeon coquille d'œuf, fort à la mode au XIXe siècle.

La toupie en bois tourné existant au centre du plafond a été aussi conservée et repeinte dans la tonalité d'origine. Un nouvel épi en cuivre, semblable à l'ancien, se dresse sur le faîte du toit. Les abords sont bien aménagés et couverts de gravier. Du côté de la ville, un sentier étroit était pourvu d'une bordure de pierre de taille ; endommagée, elle est à présent complétée. L'intention est de planter une haie de charmes taillée soutenue d'une clôture.

¹⁷ Acrotère: Socle parfois disposé à chacune des extrémités et au sommet d'un fronton ou d'un pignon et portant parfois un ornement (terme d'architecture).



11. *Le chantier de restauration.
Avril 2002.*

12. *Enfin la réception provisoire...
le 14 août 2002.*

Photos F. Bourotte.

13. *Quand le panorama de Spa n'était pas bouché.
Carte postale 6-4-1921
et la preuve d'un dallage original.
Coll. privée.*

La butte artificielle portant l'édifice est pourvue à sa base d'un mur de soutènement de plaques de schiste qui a été nettoyé et reconstitué dans sa forme polygonale d'origine.

Planter le talus de pervenches grandes (*Vinca major*) ou petites (*Vinca minor*) sera une bonne opération car ces plantes florifères sont parmi les meilleures pour couvrir les sous-bois et endroits ombragés. Elles sont préférables au lierre des bois commun (*Hedera Helix*) fort envahissant et dont la hauteur peut atteindre 10 m et plus.

A noter que l'architecte François Bourotte qui observait les terrassements a remarqué dans les terres déblayées, quelques très petites coquilles d'huîtres (dimension : 4 à 5 cm), qu'on ne trouve plus dans le commerce actuel. Il s'agit probablement des reliefs d'un en-cas consommé par des villégiateurs.

"Les Amusemens de Spa" ne font pas mention d'huîtres parmi les denrées consommées à Spa au XVIIIe siècle (1, vol.II p. 304, 305).

On peut supposer que ces huîtres furent apportées d'Ostende, au XIXe siècle par le chemin de fer. A cette époque, les plus estimées venaient des bancs d'huîtres de Bretagne et de Normandie, surtout du rocher de Cancale. Les huîtres d'Ostende étaient plus petites que les françaises.¹⁸

Le dégagement du panorama

Comme l'indiquait Jean-Philippe de Limbourg en 1773, ce petit temple a été construit pour voir la Ville d'Eaux et sa vallée et inversement être admiré de toutes les rues de Spa. (1, ill. 1).

Ces deux avantages existaient voici quelques décennies et faisaient dire aux touristes que le Pavillon était le monument le plus charmant de Spa (photos 8 et 13).

La croissance des arbres a fait disparaître ces vues.

Il conviendrait de dégager largement le panorama et de remplacer les arbres plantés vers la vallée par des arbustes buissonnants de chez nous, dont les fruits et baies attirent et nourrissent les oiseaux et petits mammifères en automne et en hiver, pour que le site retrouve l'état de la vue de 1860 (photo 5).

Citons: Le genévrier commun (*Juniperus communis*), emblème de nos fagnes.

Le noisetier commun ou d'Europe (*Coryllus avellana*).

Le sureau noir (*Sambucus nigra*) aux baies dont les oiseaux sont friands.

Le cornouiller mâle (*Cornus mas*), la floraison précoce des fleurs sur le bois annonce le 1^{er} printemps que les botanistes appellent le printemps du cornouiller.

Le genêt à balais (*Cytisus scoparius*), arbuste indigène bien connu.

La symphorine (*symphoricarpos*), aux baies blanches persistant en hiver, jadis abondante dans le fond du parc de Sept-Heures et qui peut fixer les terrains en pente.

Le nêflier d'Allemagne (*Mespilus germanica*), fruits mûrs après gelées.

L'églantier, rosier de chien (*Rosa canina*) aux fruits riches en vitamines.

¹⁸ Nouveau dictionnaire universel par Maurice Lachâtre. Paris 1852. Au début du XXe siècle existait à Spa le Grand Hôtel des Bains (le Palace Hôtel, place Royale) avec le Restaurant français du Rocher de Cancale (Guide Conty: La Belgique, 11^e édition, Paris 1908-1909).

Il serait regrettable que le résultat de la restauration du pavillon obtenu après tant d'efforts, de temps et de dépenses budgétaires soit compromis faute d'un aménagement forestier adéquat.

Cette remarque est valable pour tous les points de vue bordant la vallée spadoise, dont le panorama est bouché par les arbres à hautes tiges, et qui constituent une attraction pour le tourisme pédestre.¹⁴

Cet entretien ne devrait-il pas être effectué par le propriétaire, la Région Wallonne représentée par le cantonnement de Spa de la Division de la Nature et des Forêts?

Et le Pavillon Bernard?

La restauration réussie du Pavillon de Hesse-Rheinfels devrait être suivie de celle de son frère jumeau le Pavillon Bernard.

Celui-ci fut élevé en 1909 par la mère du poète Félix Bernard en mémoire de son fils décédé en 1903 (Architecte et entrepreneur: Paes, père et fils).

Son état très préoccupant, a déjà été signalé dans "La Vie Spadoise" du 26 mars 1972.

Un sonnet de Félix Bernard est gravé dans une plaque de marbre scellée à la paroi du fond du petit temple.

Situé sur la Heid de Spa, commune de Theux, ce reposoir appartient de facto à l'aire touristique spadoise. Il a été classé par Arrêté Royal daté du 29 mars 1976.

Les élèves des 4èmes années primaires A et B de la Section fondamentale de l'Athénée de Spa (9-10 ans) formant les classes de Mesdames Jacqueline Castagne, Anne-Marie Maron et Mademoiselle Annie Bourguet ont participé également en 1991 au concours précité.

Ils établirent un dossier, plaidoyer pour la réhabilitation du Pavillon Bernard.

Parmi les textes pertinents des enfants:

"J'aimerais que l'on restaure le pavillon Bernard parce que ce serait un but de promenade. On pourrait s'arrêter pour lire le poème. Ainsi le poète ne serait pas tout à fait oublié et sa maman n'aurait pas fait construire le pavillon pour rien." (Dellbrouck, Thomas)

Ce projet obtint un beau 4^e prix consistant en bons d'achat de livres pour chaque élève et reçut les félicitations des édiles communaux.

Notons aussi qu'une rénovation simultanée des pavillons jumeaux aurait abaissé le coût des deux chantiers séparés dans le temps.

Faisant preuve d'un choix éclectique, le rapport sélectionne quelques vers d'un poème de Félix Bernard, évocateurs de la Belle Epoque.¹⁹

Louis Pironet

¹⁹ Félix Bernard: A travers la vie, Œuvres poétiques. Bruxelles. O. Schepens et Cie, éd. 1904, p. 113.

SPA

La Nature, un jour, d'un trophée
Orna sa couronne de fée.
Ainsi naquit un petit coin
De paradis, et pas bien loin;
Une ville fraîche et coquette
Qui fait bientôt votre conquête,
Au centre de charmants vallons
Qu'arrosent des ruisseaux wallons.
Des bois verts où l'Amour maraude
Sont sa ceinture d'émeraude;
Les amoureux y font leurs nids,
C'est Spa: Côteaux riants, bénis!

Le temps d'allumer un cigare
Vous est refusé. De la gare
A peine avez-vous débouché,
Que l'on vous offre à bon marché
Bonnes voitures par douzaines
Pour faire le tour des Fontaines,
Chevaux de selle, et beaux paniers,
Avec des sourires printaniers!

Durant la première guerre mondiale, les services d'espionnage organisés en Belgique par les alliés sont très nombreux; ils frappent la machine de guerre allemande et fonctionnent, pour la plupart, de manière vraiment efficace.

Au début, l'occupant ne prend pas vraiment au sérieux ces petits groupes de patriotes, au point même de les oublier. Les Prussiens prennent ensuite conscience de l'efficacité exceptionnelle de ces réseaux qui pourraient compromettre la victoire espérée par le Kaiser.

Au fil des mois, ils deviennent de plus en plus gênants pour la machine de guerre prussienne, qui s'enlise dans les boues des Flandres, bloquée par la coalition des armées alliées belge, française et anglaise.

La police allemande se révèle incapable d'enrayer cette vague patriotique. De ce manque de clairvoyance, les alliés profiteront pleinement pour se déployer derrière les lignes ennemies. Ils sont très vite renseignés, presque au jour le jour, de tous les mouvements de troupes de l'ennemi.

Malgré la décision tardive de mettre à mal ces petits groupes, les Allemands frappent de manière énergique et souvent disproportionnée. Beaucoup de patriotes perdent la vie dans cette guerre de civils, de soldats sans uniforme, appelée espionnage.

Aujourd'hui, il faut admirer le courage de ces obscurs héros civils qui, faute de combattre dans les tranchées, et ne désirant pas être tenus à l'écart de la lutte en restant paisiblement chez eux jusqu'à la fin des hostilités, n'ont ni repos, ni répit, pour renseigner, cherchant jours et nuits, les informations et les éléments qui permettent de porter des coups importants, pour la victoire finale, sur les troupes qui ont envahi leur pays.

Ces hommes sont, tout le temps sur leur garde, évitant les mouchards qui les guettent dans l'ombre, attendant le moment qu'ils commettent l'erreur, la faute ou l'imprudance fatale, qui les perdront. Ils seront traqués, harcelés, recherchés.

Malgré ces risques, ils savent choisir leurs aides et leurs contacts. Chaque fois qu'un réseau tombe, un autre se reforme et aussitôt renaît sous une autre dénomination. Lorsque des hommes sont pris, rien ne réduit leur héroïsme et c'est certains d'avoir fait leur devoir qu'ils affrontent le conseil de guerre, la condamnation à mort et le peloton d'exécution.

Peu sont des espions professionnels, c'est-à-dire qu'ils ne le font pas pour de l'argent, mais bien par patriotisme et dévouement à leur pays. Beaucoup le payent de leur sang, mais satisfaits du devoir accompli.

Parmi ces civils silencieux et solitaires, combattants de l'ombre, un Spadois d'adoption a payé de sa vie sa volonté de vivre libre. Il s'appelle Amédée Hesse, il est chirurgien dentiste, sorti de l'Université de Liège, le 24 août 1895. Lorsque la guerre éclate, il est domicilié avenue du Marteau à Spa.

UN SPORTSMAN PAR SEMAINE



M. AMEDEE HESSE

Photo Amédée Hesse (Coll. Musée de la Ville d'eaux)

Amédée Hesse est né à Metz le 26 juillet 1870. Metz, c'est la Lorraine, province jadis française, qui sera occupée par les Prussiens qui écrasent l'armée de l'Empereur Napoléon III à Sedan, à la fin du mois d'août suivant.

Après ses études, il reprend le cabinet dentaire de J. Sasserath, et s'établit dans la ville lainière. Hesse exerce, durant plusieurs années, son métier de dentiste, au numéro 22 de la rue Tranchée à Verviers (actuelle rue Peltzer de Clermont) avant de s'installer à Spa vers 1900.

Les publicités qu'il fait paraître dans les journaux, précisent que c'est un cabinet dentaire américain, qu'il réalise des dentiers système américain perfectionnés "médaille d'or et brevet unique", les meilleurs jusqu'à ce jour et qu'ils n'existent que chez M. Hesse, qui en est l'inventeur.

Au début du vingtième siècle, il s'installe donc à Spa; très sportif, il fait partie du club cycliste "Les Amateurs Cyclistes Verviétois", avec Henri Maystadt, lui aussi dentiste, ainsi que dans le comité fondateur du vélodrome d'Ensival en 1896.

A son arrivée à Spa, il continue son activité de cycliste. En 1908, il crée, avec plusieurs amis, la société "la Warfaazienne" (société de pêche), dont il est le premier président. C'est dans la ville d'eaux qu'il assiste à l'arrivée des hordes prussiennes, celles-là mêmes qui avaient, auparavant, envahi la Lorraine natale de ses parents.

Vers onze heures et demie, le 4 août, l'avant-garde du corps d'armée traverse Spa. Ce sont des hussards de la mort, la lance placée horizontalement, qui traversent la ville au galop, le gros des troupes ne passe que dans l'après-midi.

Sa décision est certainement prise ce jour, à la vue de ces guerriers qui semblent décidés. Il ne faut pas que les Prussiens s'installent définitivement en Belgique, il doit agir.

Hesse considère qu'il doit aider son pays d'adoption. Il devient un des agents de liaison qui surveillent: les installations militaires, les mouvements de troupe, les divisions au repos, l'artère ferroviaire, le passage des trains rentrant en Allemagne avec des blessés ou se dirigeant vers le front avec du matériel et des hommes. Il observe, aussi bien la nuit que le jour, le contenu des longs convois, il tente quand cela est possible, de voir les numéros d'unité, de bataillons ou régiments et surtout l'état des soldats, ces renseignements sont codés et transmis, assez vite vers les services alliés. Toutes ces informations permettent aux états-majors alliés de constater l'état des pertes que certaines offensives ont fait subir à l'ennemi et aussi de prévoir des renforts sur certains points du front.

Les régions verviétoise et liégeoise sont des régions stratégiques, les trains passent obligatoirement par ces zones pour rentrer ou sortir d'Allemagne, c'est vraiment l'endroit idéal pour l'observation.

Amédée Hesse est recruté par un service de renseignement français, le service "S.R.F. Renier" (Service Renseignements Français), qui se déploie dans la région en étendant ses ramifications de tous les côtés.

Guetteur, il recueille des renseignements, rédige des rapports, des comptes-rendus. Après c'est plus compliqué, il faut alors faire parvenir ces observations assez vite au service des états-majors, par toute une chaîne, qui, par la route, passent le courrier et franchir les frontières de fils de fer électrifiés vers la Hollande neutre, par les régions d'Aubel, Gemmenich, Visé ou Mouland. Ces courriers sont constamment en danger. Parfois des espions allemands parviennent à s'introduire dans la chaîne et font tomber la filière. Il faut donc être continuellement sur ses gardes, ne pas parler, ne pas faire de gestes inhabituels, ne pas éveiller chez les voisins des questions, enfin ne pas se confier, même aux amis.

Parmi les autres activités, tous ces hommes aident à passer des jeunes gens vers la Hollande, mais aussi les lettres pour les soldats du front ou des soldats vers leur famille restée dans la zone occupée.

Le groupe de Spa se spécialise dans la surveillance et la récolte des renseignements, particulièrement sur la construction, par les Allemands, de la ligne de chemin de fer, vers Vielsalm. Cette ligne qui passe par Stavelot, Trois-Ponts, Rivage, Vielsalm, Gouvy, Bovigny, etc, comporte de nombreux ponts et tunnels. Elle est construite par des prisonniers russes parqués au camp de Burtonville (Vielsalm).

Petit à petit, l'étau allemand se resserre. Dans les derniers jours du mois d'août 1915, Spa est marqué par une série d'arrestations. Pour beaucoup de patriotes, les dernières heures de liberté ont sonné. Amédée Hesse est de ceux-là.

Le 26 août, le chirurgien dentiste entend sonner à la porte d'entrée de sa maison de l'avenue du Marteau. Il est 10 heures 30 du soir (Heure allemande). Hesse ouvre. Devant lui, trois policiers, qui ne laissent aucun doute sur leurs intentions, font irruption, pistolet au poing en poussant des cris et bousculant tout sur leur passage.

L'un d'eux crie: "Etes-vous Amédée Hesse?"

Oui, répond-il encore surpris, mais réalisant qu'il est perdu.

Un des hommes se saisit brutalement de lui, pendant que les deux autres perquisitionnent la demeure sous les regards effrayés de madame Hesse et de ses enfants.

Tous les meubles sont retournés, fouillés, rien n'est trouvé qui puisse compromettre le Spadois. Amédée Hesse est alors emmené, sans ménagement, dans une automobile qui le conduit vers Liège.

Pour beaucoup de Spadois, c'est la surprise et l'étonnement. Que veulent les Allemands à ce dentiste sans histoire, et apprécié de tous dans la cité thermale, pourquoi est-il emmené de cette manière si brutale?

Les réponses à ces questions restent plusieurs jours sans réponse, la seule chose que l'on apprend, est qu'il a été conduit à la prison St Léonard à Liège, mais on ne sait toujours pas pour quelle raison, bien que, petit à petit, des renseignements se disent de bouches à oreilles.

Durant ce temps, d'autres arrestations ont lieu à Spa, un Français, ingénieur nommé Alfred Maréchal, installé à Spa avant la guerre, un ancien gendarme dénommé Jean Legros et Georges Crahay, le garde général des Eaux et Forêts sont appréhendés dans différents endroits, tous sont dirigés vers Liège.

Un Verviétois, Orphal Simon est lui aussi arrêté dans le restaurant Trianon à Liège. Il fait partie du réseau d'Amédée Hesse. Il a vingt-huit ans et est père de cinq enfants.

Tous ces patriotes sont emmenés vers la prison St Léonard. Là, dans cette construction d'allure militaire de style néo-médiéval, les Allemands ont aménagé des cachots pour les résistants. C'est là que beaucoup attendent et passent des heures d'angoisse. Lorsque les Allemands les ont questionnés et torturés, ils sont dirigés vers l'ancien fort de la Chartreuse où ils passent les derniers instants de leur existence dans des cachots humides.

Les Spadois ont peur, les Allemands vont-ils arrêter tous les habitants en représailles?

Ce n'est que quinze jours plus tard, que monsieur Crahay est relâché après une incarcération difficile. Rentré à Spa, il donne quelques renseignements sur les arrestations des derniers jours.

Le 15 octobre, le tribunal allemand condamne à mort, Amédée Hesse, pour espionnage et trahison, Maréchal à 15 ans de travaux forcés et Legros à 10 ans. Dans les jours qui suivent, une affiche rouge annonce les sentences:

AVIS

En vertu de l'arrêt du conseil de guerre du 15 et 16 octobre 1915, les personnes suivantes ont été condamnées pour raison d'espionnage:

A la peine de mort:

1. *Orphal Simon, magasinier de Verviers;*
2. *Anne Benazet, célibataire, tailleuse, de Verviers;*
3. *Amédée Hesse, dentiste, de Spa;*
4. *Constant Heck, marchand de Welkenraedt;*
5. *François Paquay, machiniste aux chemins de fer belges, de Kinkempois;*
6. *André Garot, voyageur de commerce, de Liège.*

Suivent alors neuf noms de condamnés à différentes peines, allant de travaux forcés à perpétuité, à 15 ans, 12 ans, 10 ans et 5 ans.

L'affiche se termine par les noms des fusillés:

"Les nommés Simon, Hesse, Heck, Paquay, Garot ont été fusillés aujourd'hui."

Liège, le 18 octobre 1915.

Le premier des condamnés fait partie du service Benazet, la seconde et le quatrième également, le cinquième est du même service que Hesse et enfin Garot est de son service personnel.

Le 16 octobre, de la cellule 183 de la prison St Léonard, Amédée Hesse écrit à sa femme:

"Le sort en est jeté, je reviens du tribunal, où l'on vient de me lire la sentence: je suis condamné à la peine de mort. Si possible, après la guerre, si vous retrouvez ma pauvre carcasse, faites tout pour que l'on me ramène à Spa. Il me semble que près de vous, dans ce pays que j'aimais tant, je serai mieux." Il faudra attendre la fin de la guerre pour que son vœu soit exaucé.

Le 17, il sait donc que son sort est joué: "Cette fois, pas de rémission; c'est pour cette nuit. L'aumônier sort d'ici et vient de me l'annoncer. Je reste ici jusqu'à onze heures et alors je vais à la Chartreuse où nous serons fusillés vers cinq heures, demain matin 18 courant. C'est horrible, pauvre femme, de penser que j'ai encore à peine douze heures à vivre, et ne pas seulement pouvoir te dire un mot."

Malgré cela, il a encore l'espoir que tout n'est pas perdu, il sait que des personnes interviennent pour lui à Bruxelles, parmi elles, le bourgmestre de Spa, le docteur de Damseaux, ainsi que les chevaliers de Thier. Les Allemands ne fléchissent pas, la sentence sera exécutée.

Dans sa dernière lettre du 17 octobre 1915 à une heure, il écrit encore:

"C'est ma dernière étape, nous sommes à la Chartreuse, je dis nous car j'ai ici cinq malheureux compagnons d'infortune, qui font partie du même voyage. On a beau être brave, c'est dur quand même!"

L'aumônier militaire allemand, abbé Kruger, reconforte et confesse les condamnés dans leurs cellules durant les dernières semaines de leurs vies. Amédée Hesse va se convertir à la foi catholique.

Le jour venu, les soldats, baïonnettes au canon, encadrent le détenu pour le conduire au lieu d'exécution. Celui-ci est placé devant un poteau. Le peloton se place et attend fusil au pied à quelques pas, un officier d'état-major arrive, suivi de l'auditeur militaire, le commandant de la ville avec son secrétaire et le médecin chargé de constater le décès.

Les soldats se mettent en position, une voix retentit, c'est l'auditeur qui fait l'appel des noms des condamnés, suivi de la lecture de la sentence par le magistrat. A l'appel de leurs noms, ils répondent présent.

L'aumônier s'avance près des condamnés et les bénit. Ils sont alors dirigés vers le poteau de bois, on leur bande les yeux, puis on les attache aux poteaux.

L'officier se met alors en place, près de ces hommes et crie: pivotez à droite et à gauche pour tirer, marche! Et d'un cri rauque: en joue!... Feu! Dix balles se dirigent vers les suppliciés.

Certains crient: "Vive la Belgique! Vive le Roi!" Frappés à mort, ils vacillent, puis tombent lourdement sur le sol.

L'officier se dirige vers eux pour donner un dernier coup de feu, le coup de grâce. L'aumônier se précipite pour recueillir le dernier soupir et tracer l'onction.

On les recouvre de linceuls. Ils sont alors enlevés dans une charrette, qui les conduit vers l'endroit que l'on appellera après le conflit "L'enclos des fusillés".

Six hommes inscrivent donc leurs noms au tableau d'honneur du martyrologe de la première guerre, tous sont morts en braves.

Anne Benazet, sœur d'Orphal Simon, n'a pas été exécutée, épargnée sans doute en raison de l'horreur inspirée, parmi les Etats neutres, par le meurtre de Miss Cavell.

Bien que les autorités spadoises, et que d'autres personnes aient agi et tenté d'user de leur influence afin d'atténuer la sentence, les Allemands ne fléchiront pas.

Dans ses dernières lettres rédigées dans la cellule n°183 de la prison St Léonard et le dernier jour à la prison de la Chartreuse, Hesse écrit à sa femme et à ses enfants, il pense à sa mère et à son frère, il révèle qu'il s'est converti au catholicisme, il demande à sa femme de faire baptiser ses enfants. Il sait aussi qu'il ne lui reste que quelques heures à vivre avec ses cinq compagnons d'infortune.

Le 2 août 1919, la dépouille mortelle d'Amédée Hesse est exhumée de l'enclos des fusillés de la Chartreuse et est rapatriée à Spa.

Le cercueil, recouvert de couronnes et de bouquets de fleurs, est exposé dans la salle du rez-de-chaussée de l'hôtel de ville de Spa. Tout Spa défile devant cet amoncellement de fleurs; Amédée Hesse était très apprécié de la population spadoise.

Le mardi 5 août, à dix heures trente, la ville de Spa organise des funérailles solennelles à son héros. Le cortège se forme sur la place, la musique et un détachement du premier chasseur ouvre la marche. Viennent ensuite les membres du clergé, suivis de soldats et des représentants des prisonniers civils.

Le cercueil, placé sur un affût de canon et tiré par des chevaux, se met en marche. Juste derrière suivent la mère soutenue par la femme du héros, viennent alors les enfants et le frère du fusillé; ensuite le représentant du roi, le général Baltia, qui deviendra le gouverneur des territoires récupérés d'Eupen-Malmedy, le colonel Rousset qui représente la France et qui vient de déposer, sur le cercueil, la croix de la légion d'honneur, que le président de la République Française a décernée à celui qui a aidé à la victoire de la France. Le bourgmestre baron de Crawhez, les échevins Lebrun et Maas accompagnent le Conseil Communal au grand complet, les anciens collaborateurs des services secrets français, un détachement de troupes britanniques, la gendarmerie et la police locale. Tout ce cortège passe entre la haie humaine que forment les Spadois, les sociétés locales et les enfants des écoles.

C'est le doyen de Spa le baron de Moffarts qui officie; la chorale, l'orchestre de la grande symphonie se font entendre.

Au cimetière, des discours sont prononcés par monsieur Lebrun au nom de l'administration communale de Spa, par le notaire Pottier au nom des amis de Hesse et par monsieur Dujardin, officier de police au chemin de fer de l'Etat, qui représente le service secret français.

Le corps du martyr spadois est alors descendu en terre, il repose enfin dans son pays de Spa, dans lequel il avait espéré revenir...

Le 25 juillet 1920, la société de pêche "La Warfaazienne", qui fête son douzième anniversaire, consacre cette journée à son regretté président. Durant cette journée, on inaugure le nouveau drapeau de la société et à 11 heures, le monument au président disparu, Amédée Hesse.

Beaucoup de monde pour cette inauguration, qui se déroule non loin du lac de Warfaaz. Le tout Spa est là, ainsi qu'un détachement du quatrième Lanciers sous les ordres du lieutenant Loens, les délégations des écoles de la ville forment une haie autour du monument, la veuve et ses enfants Jacques, Jean et Amédée, le frère Léon est aussi présent. Parmi les personnalités, on reconnaît le consul de France monsieur Abavent; le capitaine Vivien, l'attaché militaire français, représentant le ministre de France; le Baron de Crawhez; le sénateur Peltzer de Clermont, le major Fontaine du quatrième lancier; les capitaines Costa, Demontis, Carbon, le lieutenant Marneffe, le comte de Bearn, messieurs Legros et Crahay qui avaient été pris le même jour que Hesse; le notaire Pottier et monsieur Duesberg.

De nombreux discours vont être dits, et comme c'est le cas, en cette époque de fraîche délivrance, ils sont marqués par la revanche et la tristesse. Lorsque les discours sont terminés, une cantatrice, madame Edmonds chante "la Marseillaise" et "la Brabançonne", hymnes patriotiques par excellence, qui font couler sur beaucoup de visages une larme patriotique.

Et c'est alors le moment d'émotion, lorsque l'on dévoile le monument: il est formé de plusieurs parties, la première un socle de pierre rectangulaire, sur lequel est placé, au centre, un moulage en bronze représentant le profil d'Amédée Hesse (celui que l'on peut encore voir aujourd'hui). Sur ce socle est posé une pierre se terminant en demi-lune sur son sommet. Là, dans la partie supérieure, un médaillon ovale représente Amédée Hesse appuyé sur une canne, et vêtu à la manière des fagnards: casquette et long manteau. De chaque côté, des branches de lauriers retombent et se perdent sous deux petits rectangles de pierre blanche. Sous ce médaillon, un grand bas relief montre un paysage, un coucher de soleil, un chemin et un arbre. Sur le chemin, deux personnages s'éloignent et sont presque sortis du cadre.

Les autorités sont reçues un peu plus tard à l'hôtel de ville de Spa où un vin d'honneur leur est servi. L'après-midi est organisée par le club athlétique spadois, au champ des sports de la Géronstère, une épreuve sportive récompensée d'une coupe Amédée Hesse.

En mai 1940, les Allemands détruisent le monument, comme ils le font avec beaucoup de souvenirs de la guerre de 14 dans les territoires qu'ils occupent.

Le 14 juillet 1946, l'architecte Ivan Dethier, qui a sauvé et conservé l'effigie du monument au musée communal de Spa durant le second conflit mondial, a refait les plans. Le monument est de nouveau inauguré en présence des fils Hesse.

Aujourd'hui, les promeneurs qui passent devant le monument de Warfaaz, sans vraiment le voir, ne savent plus qui est Amédée Hesse, il est oublié.

Aujourd'hui, le mémorial a subi les ravages du temps: le médaillon rouille, il ne tient plus que par une attache; une restauration serait bien nécessaire afin de lui redonner un peu plus d'allure et qu'il ne disparaisse pas comme en 1940.

Michel Bedeur

Bibliographie

- Dom Hadelin de Moreau, Le drame de la Chartreuse de Liège (1914-1918), Liège 1924.
- Macquet J. Spa pendant la guerre 1914-1918, Bruxelles 1919.
- La presse de l'époque (Presse verviétoise, le Jour, l'Union libérale, le Travail, la Meuse).



*Photo du monument Amédée Hesse
(Cliché Rig de Sonay - Coll. Musée de la Ville d'eaux)*

En Belgique, les problèmes suscités par l'emploi des langues dans les administrations ne datent pas d'hier... Sous l'Ancien Régime, les édits publiés dans la plupart des principautés qui constitueront notre pays l'étaient en français et en dialecte de l'endroit. La République Française, puis l'Empire, prônèrent l'utilisation du seul français. A l'époque du Royaume des Pays-Bas, le gouvernement voulut imposer le néerlandais dans le nord de la Belgique, ce qui, en Flandre, constitua un des motifs d'opposition des bourgeois à la politique de Guillaume I^{er}. Le succès de la Révolution de 1830 fut marqué par le refus d'employer désormais le néerlandais en matières d'enseignement, d'administration et de justice. La bourgeoisie des Flandres se faisait une gloire d'user du français et réservait le flamand pour les ordres à donner aux serviteurs et aux ouvriers.

En Flandre, des personnalités ont voulu s'opposer à l'exclusion de la langue maternelle de la masse de la population. Jan-Frans Willems, le chanoine David, d'autres encore, prirent la défense du flamand et des Flamands. En s'opposant aux "Fransquillons" (bourgeois flamands francophones), les Flamingants (bourgeois flamands néerlandophones) vont militer, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle et jusqu'à la Guerre de 1914-1918, afin d'obtenir la reconnaissance du flamand comme langue dans les tribunaux, l'enseignement primaire et moyen officiel et à l'armée. Ils demandaient enfin qu'il soit possible à l'Université d'Etat de Gand de donner des cours en néerlandais.

Quand survint la Première Guerre Mondiale, les autorités militaires allemandes mises au courant des revendications des Flamingants, décidèrent, dans le dessein de se concilier la population des Flandres, de se faire les champions des revendications flamingantes. Elles soutinrent d'abord des journaux à leur dévotion. Puis, en la personne du chancelier de l'Empire allemand, elles proclamèrent ouvertement leurs intentions. Le 5 avril 1916, celui-ci déclarait devant le Reichstag: *"L'Allemagne ne peut pas abandonner de nouveau la race flamande à la francisation; elle lui assurera un développement sain et large, en concordance avec ses riches dispositions nationales et son caractère propre sur la base de la langue néerlandaise"*¹. Successivement, le gouverneur von Bissing va flamandiser l'Université de Gand (15 mars 1916), puis envisagera la séparation administrative du pays occupé en deux régions, l'une flamande avec Bruxelles comme capitale, l'autre wallonne, Namur étant sa capitale.

Les Flamingants s'étaient divisés en "Passivistes" et "Activistes". Les "Passivistes" refusaient tout contact avec les occupants. Ils ne voulaient pas recevoir de ceux-ci la satisfaction de leurs revendications d'avant les hostilités et reportaient à l'après-guerre les solutions à donner à leurs justes demandes.

¹ Ligue Nationale pour l'Unité Belge, *Aperçu Historique sur l'Activisme*, Bruxelles, Dewarichet et Lamertin, 1929, p. 20.

Les "Activistes", très peu nombreux, estimèrent d'abord que, tout en refusant de se trouver annexés par l'Allemagne, ils ne devaient pas laisser passer l'occasion d'obtenir immédiatement la réalisation de leurs espérances. Les autorités occupantes proposèrent à ces derniers de se constituer en représentants de la Flandre.

125 délégués activistes créèrent, le 4 février 1917, le "Raad van Vlaanderen", le "Conseil des Flandres". Composé de 46 députés, parmi lesquels on trouvait August Borms, P. Tack², il se réunissait à Bruxelles. L'Assemblée du 4 février 1917 acclama la formule suivante: "Les Flamands en Belgique exigent l'indépendance et l'autonomie complète et générale ainsi que le développement immédiats de toutes les mesures pour y arriver"³.

"Il y avait au "Conseil des Flandres" deux ailes: l'aile Jeune-Flamande (*Jong Vlaanderen*) et l'aile Unioniste. Les "Jeunes-Flamands" poursuivaient l'autonomie complète de la Flandre (la Flandre française avec Dunkerque et Cassel y compris). Ils voulaient en faire soit un royaume, soit une principauté, soit une république, mais deux choses pour eux étaient essentielles : plus aucun lien avec la Wallonie, et, par contre, en nouer d'étroits avec l'Allemagne. ... Ils étaient les plus nombreux, surtout les plus remuants et les plus décidés au "Conseil des Flandres". ... Les Unionistes (fédéralistes) voulaient le maintien de la Belgique sous une forme fédérative, avec union personnelle, la Flandre et la Wallonie formant des Etats séparés ... Ce groupe n'exerça qu'une très faible influence jusqu'au mois d'octobre 1918. Il n'était d'ailleurs guère moins germanophile que le précédent"⁴

Les Allemands avaient promis de ne jamais abandonner leurs protégés⁵. Peu après la fondation du "Conseil", le gouverneur von Bissing décréta, le 21 mars, la séparation administrative de la Belgique en deux zones revendiquées par les extrémistes: une flamande avec Bruxelles comme capitale, l'autre wallonne, Namur ayant été désigné capitale. Ce fut la dernière des grandes décisions du gouverneur général, qui décède le 17 avril. *A l'occasion de ses funérailles, le "Conseil des Flandres" avait envoyé une couronne et était représenté à la levée du corps par MM. Tack et Verhees*⁶.

Dans son testament politique intitulé Mémoire, le gouverneur général pour la Belgique von Bissing⁷ écrivait: "L'Allemagne est intéressée aussi en Belgique au mouvement flamand qui a déjà considérablement gagné et qui serait mortellement atteint si nous n'étendions à la Belgique notre politique de la force.

² Ex-professeur à l'Athénée d'Ixelles.

³ RUDIGER, *Flamenpolitik - Suprême espoir allemand de domination en Belgique*, 2e éd., Bruxelles, s.d., p. 49.

⁴ RUDIGER, *Flamenpolitik Suprême espoir allemand de domination en Belgique*, 2e éd., Bruxelles, s.d., p. 20 et 22.

⁵ Ce qui valut au "Raad" d'être transformé en "Verraad" (traître) par ses adversaires.

⁶ Georges GARNIR, "Pourquoi Pas...", p. 160.

⁷ Nommé gouverneur militaire de la Belgique, le 3 décembre 1914, il y est décédé le 17 avril 1917.

De nombreux Flamands sont ouvertement nos amis et beaucoup qui se cachant encore le sont en secret, tout prêts à associer leurs intérêts à ceux de l'Allemagne de par le monde. Et cela est d'un grand poids aussi pour la politique future de la Hollande. Mais dès que nous retirerons notre main protectrice, le mouvement flamand sera flétri comme germanophile par les Wallons et les fransquillons, et complètement écrasé par eux. La question flamande n'est d'ailleurs pas résolue, et je ne nourris absolument pas l'espoir inconsidéré de voir les Flamands nous faire la tâche facile dans notre domaine de la Belgique. Il faut, dès à présent, mettre tout en œuvre pour endiguer les espérances qui débordent à l'infini. Certains groupes de Flamands rêvent d'un Etat flamand autonome, gouverné par un roi et complètement détaché de tout autre Etat. Sans doute il faut protéger les Flamands, mais on ne peut, en aucun cas, donner les mains à ce qu'ils deviennent tout à fait indépendants. Etant de race germanique, de par opposition aux Wallons, ils seront pour la race allemande, un renforcement précieux.

La Belgique doit être conquise par nous, nous devons la conserver telle qu'elle est actuellement et doit rester dans l'avenir. Pour bien assurer notre situation future, il nous faut donner au problème belge une solution aussi simple que possible. Si nous abandonnons une partie de la Belgique, ou si nous érigeons en Etat autonome le territoire des Flandres, nous nous créons, non seulement des difficultés considérables, mais encore nous nous privons des avantages très importants et du secours que le territoire belge ne peut nous donner que si l'ensemble en est soumis à l'administration allemande⁸.

Le "Raad van Vlaanderen" ne rencontra pas l'adhésion de l'ensemble des Flamands qui demeurèrent Belges ou qui refusaient de participer à des organisations des agresseurs, des assassins et incendiaires de Louvain, d'Aerschot...

Tandis qu'un premier bureau émanant du "Conseil" agréait une forme d'annexionisme proposée par l'Allemagne, des délégués voulaient l'indépendance flamande pure et simple, d'autres, la constitution d'une Grande Néerlande. Le bureau donna sa démission et fut remplacé. En novembre 1917, le nouveau bureau chercha à se donner l'allure d'un Conseil des Ministres: De Decker reçut les Affaires étrangères; Willem De Vreesse⁹, les Sciences et Arts; Auguste. Borms¹⁰, l'Agriculture; Tack, la présidence. Le 20 janvier suivant, des affiches annonçaient que l'autonomie de la Flandre était proclamée à Bruxelles et un vrai gouvernement formé de 11 ministres; parmi eux on retrouvait P. Tack à la présidence et Borms à la défense nationale... Sous la surveillance du Gouvernement allemand, une Commission s'efforça de rédiger une Constitution qui aurait consacré l'autonomie de la Flandre.

⁸ Fernand PASSELECQ, *Le testament politique du général von Bissing ...*, Les cahiers belges, n° 6, Bruxelles et Paris, 1917, p. 12-13. - Traduction différente du même texte in Louis GILLE, Alphonse OOMS et Paul DELANDSHEERE, *Cinquante mois d'occupation allemande*, tome III, 1917, Bruxelles, 1919, p. 295-303.

⁹ (1869-1938) - Philologue éminent - Professeur à l'Université de Gand avant et après la flamandisation - Nommé conservateur en chef de la Bibliothèque Royale de Bruxelles - Il fut président du "Raad" - Réfugié en Hollande après l'Armistice.

¹⁰ (1878-1946) - Chef de file de l'Activisme, condamné à mort en 1919.

Les Activistes tinrent des meetings en Belgique et dans les camps de prisonniers en Allemagne et en Hollande, lancèrent de nouvelles campagnes de presse, voulurent même organiser des consultations populaires à Malines et à Tirlemont; elles provoquèrent de violentes bagarres. Les Allemands leur donnèrent ordre de ne plus tenir de tels rassemblements.

A la date du lundi 24 juin 1918, Georges Garnir notait: "Le Conseil des Flandres" vient de publier une "proclamation" où il réclame la création d'une Flandre libre et autonome, ce qui, dit-il, "impliquera pour l'Allemagne l'affranchissement des menaces à l'Ouest". La conception est simple: plus de Belgique; la Flandre, état autonome, sous le protectorat germanique ou dans la confédération germanique; quant aux Wallons, qu'ils se débrouillent. Entre autres choses charentonnesques¹¹, on lit dans la "proclamation": *"Dès le début, nous avons eu confiance dans nos frères de race allemande et, à présent, vers ce peuple frère, nous nous tournons, dans la conviction qu'après les résultats acquis en Orient et sur les champs de bataille de France, il n'oubliera pas ses frères de race flamande ... Les Flamands ont reconnu "au cours de la guerre ... que non pas l'Empire allemand, mais le gouvernement belge était leur pire ennemi. Livré à la France, à l'Angleterre et à l'Amérique, notre peuple tomberait en déchéance, son caractère s'abâtardirait; il verrait s'éteindre sa prestance... Etc., etc."*¹²

Le "Raad" envoya des délégués en Allemagne et s'efforça d'obtenir du gouvernement impérial la reconnaissance d'une autonomie et la promesse que, lors des négociations de paix, celui-ci n'abandonnerait pas sa *Flamenpolitik* et les Activistes.

La préparation par les Allemands des grandes offensives qui marquèrent la première moitié de 1918 avait occasionné le déménagement à Spa du Grand Etat Major de l'Empire. Ludendorff¹³, quartier-maître général le rapporte ainsi: *"Au début de mars, le grand quartier général quitta Kreuznach où il était resté plus d'un an. Le nouveau quartier général avait été établi à Spa. Nous y étions très bien installés. Les bureaux se trouvaient à l'Hôtel Britannique, où j'avais été logé lors de l'avance en Belgique, à l'automne de 1914. Spa était sensiblement plus près du front et offrait, avec Verviers, assez de place pour tous les départements de la direction suprême de l'armée"*¹⁴. Etant donné ce déménagement dans la ville d'eaux, ces Messieurs de Flandres n'auraient plus à se rendre à Berlin...

¹¹ Charenton-le-Pont (Val de Marne) correspond, en France, par son hôpital psychiatrique, à Lierneux en Belgique

¹² Par un des Trois Mousquetaires [Georges GARNIR], *"Pourquoi Pas? Pendant l'Occupation - La Vie Bruxelloise de 1914 à 1918"*, Edition de l'Expansion belge, Bruxelles, 9^{ème} édition, p. 189.

¹³ Ludendorff se rapprocha plus encore du front et choisit Avesnes comme quartier général. Il s'y créa un environnement confortable. Selon ses propres termes, "Nous avons installé les locaux avec des meubles venus de Spa". Erich LUDENDORFF, *Souvenirs de guerre*, tome II, Paris, Payot, 1920, p. 311. Limogé, il quitta Spa les 26-27 octobre 1918. *Idem*, p. 390.

¹⁴ E. LUDENDORFF, op. cit., p. 210-211



Caricature d'activistes

(Extrait de Henri PIRENNE « Histoire de Belgique » t. IV, p. 410)

A ce moment les Activistes paraissaient avoir obtenu la réalisation de leur programme: la Belgique était divisée en deux zones administratives distinctes, les pouvoirs législatifs et judiciaires belges n'existaient plus, le néerlandais était devenu seule langue officielle en Flandre, la conquête des administrations communales des grandes villes était entamée. Mais ils n'avaient toujours rien obtenu quant à la reconnaissance par l'Allemagne de l'indépendance de la Flandre.

Le gouvernement allemand refusait aussi une demande de certains membres du "Conseil des Flandres" qui voulaient que l'autorité occupante révoquât en bloc tous les conseils échevinaux qui entravaient la flamandisation systématique des services publics, surtout ceux de l'enseignement, et qu'à l'exemple de ce qui s'est fait à Gand, on remplaçât les bourgmestres et échevins d'Anvers, Malines, Louvain, Bruxelles, etc¹⁵

Le Conseil des Flandres, pour réaliser son programme, ne comptait plus que sur l'intervention allemande; il mit tout en œuvre pour la provoquer. Le moment et l'interlocuteur étaient mal choisis: "Dès que M. von Hertling, du Centre bavarois, arriva au pouvoir, la *Flamenpolitik* déclina pour de bon. Non seulement on pivota sur place, non seulement on bloqua les freins, mais petit à petit "on retira son épingle du jeu". Il n'y avait évidemment qu'une seule et unique raison: l'Allemagne voulait la paix, elle se sentait à bout. Or, on savait parfaitement à Berlin que les Alliés voyaient clair dans la *Flamenpolitik*, et que la condition primordiale à des pourparlers de paix, et même un armistice, serait la renonciation à la Belgique, renonciation nette et complète. ... A partir du début du mois d'août, on lâcha complètement les activistes..."¹⁶. L'opération toutefois se fit avec prudence et ce fut à Spa qu'elle débuta.

Le 26 juillet 1918, Devreese, président du "Conseil des Flandres", le chef du parti radical des "*Jong Vlaanderen*", et Oboussier, membre du parti Unioniste, obtinrent audience du chancelier von Hertling, à Spa, et lui exposèrent leur programme.

Le chancelier s'informa: "Les "Jeunes Flamands" désirent-ils voir la Flandre érigée en royaume ou en république? D'autre part, comment les Unionistes envisagent-ils une Fédération éventuelle avec la Wallonie?"

Devreese voulait écarter la famille royale du trône de Flandre. Oboussier, rendu prudent par les événements, estimait qu'il fallait tenir compte de la grande popularité du Roi; en revanche, il insistait pour obtenir l'éloignement du cardinal Mercier.

Cette audience fut suivie d'une nouvelle entrevue des délégués du Conseil des Flandres avec le chancelier. Tack et De Decker, cette fois, tous deux membres des *Jong Vlaanderen*, furent reçus à Spa, le

¹⁵ Léon GILLE, Alphonse OOMS, Paul DELANDSHEERE, *Cinquante Mois d'Occupation Allemande*, tome IV, 1918, Bruxelles, 1919, p. 307.

¹⁶ RUDIGER, *op. cit.*, p. 85-86.

3 août 1918. Tack exposa le point de vue des deux grands partis activistes, insistant sur leur programme commun : la réalisation de l'indépendance politique de la Flandre et l'abandon définitif du nom de Belgique.

"Oui, déclara le Chancelier, ce sera bien ce qu'il y aura de mieux: deux Etats sous une souveraineté commune".

Cette interruption rappelait la politique poursuivie dès le début de l'Activisme par von Bissing. Tack intervint: ce lien devrait être aussi faible que possible. Mais le chancelier aborda de nouveaux sujets : Le peuple flamand suivait-il l'Activisme? Pourrait-on espérer un résultat favorable d'élections? Ces Messieurs durent reconnaître que la masse ne les suivait pas et que des élections ne pouvaient être tentées ; mais si l'Allemagne transformait la Commission des Fondés de Pouvoir en un gouvernement Provisoire, si elle remettait aux Activistes, l'administration des communes et des provinces, et si elle leur permettait de se substituer au Comité National de Ravitaillement, on pouvait espérer réussir.

Tack exposa encore qu'une liaison étroite devait être maintenue avec l'Allemagne et qu'un rapprochement avec la Hollande ne pouvait être opéré qu'en passant par l'Empire allemand.

La conclusion fut peu encourageante; l'armée allemande reculait à ce moment devant la grande offensive alliée, et le chancelier craignait de s'engager. Il déclara pourtant: "Le minimum que l'Allemagne peut obtenir pour vous est, dans le pire des cas, une amnistie complète pour les Activistes, car leur conduite a été honnête. Mais nous espérons que nous ferons davantage et que nous pourrions atteindre la formation de deux Etats indépendants: Flandre et Wallonie."

Le 10 août, le comte von Hertling reprit ses conversations avec les délégués du Conseil des Flandres, A. Borms, Fondé de Pouvoir pour la Défense Nationale, et Claus, membre du parti Unioniste.

Que deviendra l'activisme quand les Allemands se seront retirés de Belgique, questionna le chancelier. "Excellence, répondit Borms, nous aurons encore besoin pendant un certain temps de l'aide allemande" et le chancelier d'opiner aussitôt: " Nous ne vous abandonnerons jamais tout à fait."

On en revint alors aux questions déjà débattues : l'impossibilité de faire de nouvelles élections, la nécessité de remettre l'administration de Bruxelles aux Activistes.

A ce moment Claus intervint pour lire une déclaration. Après avoir critiqué la violation de la neutralité belge par l'Allemagne, il aborda le problème politique : le chancelier avait parlé récemment de l'indépendance de la Belgique; cette indépendance n'était pas concevable sans celle de la Flandre et de la Wallonie. Le Gouvernement allemand avait fait de la politique flamande "une force politique qui devait conduire l'Allemagne à annexer la Flandre d'une façon plus ou moins déguisée au point de vue économique, politique et militaire". Claus se déclarait hostile à cette annexion. Certes, il voulait la disparition de la Belgique, mais il se rendait compte aussi qu'une Flandre indépendante ne pouvait être qu'un Etat vassal de l'Allemagne. L'union à la Hollande serait satisfaisante, mais ce serait jeter la Wallonie vers la France; c'est pourquoi Claus était fédéraliste.

Cette déclaration déconcerta Borms! Il s'empressa d'affirmer que très peu d'Activistes pensaient comme Claus; s'attacha à démontrer qu'en envahissant la Belgique l'Allemagne n'avait commis aucune violation du Droit; insista pour que l'Allemagne reconnût immédiatement l'indépendance de la Flandre et autorisât la formation de la Rijkswacht (milice). Mais le chancelier savait ce qu'il voulait savoir et l'audience prit fin.

Ces trois entrevues avaient fourni au chancelier des indications précieuses : le peuple flamand ne suivait pas l'Activisme qui n'oserait affronter des élections; le Conseil des Flandres était divisé, n'avait pas de programme défini; en revanche, les principaux chefs de l'Activisme (Tack, De Decker, De Vreese, Borms) étaient entièrement dévoués à l'Allemagne ... Dès lors l'Allemagne avait les mains libres. Elle pouvait encore et elle pouvait seule donner à l'Activisme une organisation politique"¹⁷.

De l'entrevue du 10 août, Borms rapporta l'impression très nette que le chancelier avait une haute idée de l'Activisme¹⁸ ... Toutefois, le 5 septembre, le "Raad" constatait que la réaction contre sa politique "marchait à pas de géant", et l'un de ses membres ne craignait pas d'ajouter: "Les Allemands se moquent de nous"¹⁹.

L'autorité allemande fait, en effet, délivrer à ces Messieurs un passeport en blanc qu'ils pourraient remplir eux-mêmes le jour où ils jugeront prudent de quitter la Belgique afin d'échapper à d'éventuelles représailles du gouvernement belge²⁰:

**Le chef de l'administration
Pour la Flandre**

Section IX

Bruxelles, le 1918

Le détenteur de ce , le quitte sa patrie avec l'assentiment de l'administration allemande, par suite du retour du gouvernement belge. Toutes les autorités sont priées de faire bénéficier de la plus grande protection possible

(Cachet)

¹⁷ *Aperçu...*, p. 133-137.

¹⁸ *Aperçu...*, p. 121.

¹⁹ Henri PIRENNE, *op. cit.*, p; 415.

²⁰ Louis GILLE et alii, *op. cit.*, p.307.

Le 15 octobre, le "Raad" se réunit pour la dernière fois. Ses membres, qui avaient solennellement affirmé quelques jours auparavant, qu'ils mourraient à leur poste, ne songeaient plus qu'à la fuite. A partir du 26, munis d'argent et du passeport, ils prirent le chemin de l'exil, les uns en Allemagne, d'autres en Hollande²¹. Certains d'entre eux furent condamnés à mort en 1919. Peu d'années après se posa le problème de l'Amnistie.

Henri Pirenne, qui eut à souffrir des menées des Activistes et qui fut emmené prisonnier en Allemagne pour avoir refusé d'enseigner à l'Université de Gand flamandisée, les a jugés avec objectivité: "On doit reconnaître que, sauf d'infimes exceptions, l'idéal des activistes était purement flamand. Poussant à l'extrême la devise flamingante: "*De taal is gansch het volk*" (la langue, c'est tout le peuple), imbus de la croyance en l'identité de la nationalité et de la langue, partisans fanatiques d'un exclusivisme qui répugnait autant aux traditions qu'aux intérêts de leur peuple, ils s'abandonnaient à l'espoir d'instaurer une civilisation étroitement flamande par la seule vertu de la langue. Tout le reste viendrait par surcroît. L'idiome national, en réveillant les énergies du peuple prétendument abâtardies par le bilinguisme, le conduirait à une prospérité et à une félicité dont le mirage les éblouissait. Leur chauvinisme les faisait rêver d'un avenir merveilleux. Sous l'empire de la psychose de guerre, ils se forgeaient de plus en plus l'image d'une France acharnée depuis des siècles à persécuter le génie flamand qui s'épanouirait lors de sa défaite. Par contraste, la victoire allemande apparaissait comme la condition même de cet apogée. Non seulement, elle affranchirait la Flandre, mais elle en arrondirait le territoire. Les activistes les plus échauffés réclamaient le retour à la mère patrie de Dunkerque et de Cassel, jadis annexés par Louis XIV..."²²

En Flandre, certains en parlent encore...

A. DOMS

²¹ Henri PIRENNE, *Histoire de Belgique des origines à nos jours*, tome 4, Bruxelles, 1952, p. 415.

²² Henri PIRENNE, *op. cit.*, p. 395-396.

A propos du Waux-Hall

Le Waux-Hall spadois, maison de jeu et d'assemblée, est l'œuvre de l'architecte Jacques-Barthélemy Renoz, du stucateur Antoine-Pierre Franck et du peintre Henri Deprez. Construit en trois phases à partir de 1769, il constitue un exemple de qualité de l'architecture civile de la fin du XVIII^e siècle en principauté de Liège et est un des derniers témoins de l'âge d'or de Spa. En outre, il serait le plus ancien casino d'Europe encore debout. Classé patrimoine exceptionnel de Wallonie, il est inoccupé et fortement détérioré, mais va bientôt faire l'objet de travaux de restauration. Sa sobre architecture de brique et de pierre cache une décoration intérieure fastueuse, où stucs, peintures et miroirs s'alliaient pour accueillir avec éclat les prestigieux visiteurs de naguère. La cage d'escalier est ornée selon un programme décoratif dédié aux arts: trophées stuqués aux murs (instruments de musique, outils de peintre, sculpteur et architecte); statue en stuc de Minerve, déesse de l'intelligence et protectrice des arts; muses peintes au plafond. C'est ce dernier qui est l'objet de mon propos.

Peint à la détrempe, le plafond du hall est particulièrement endommagé: l'enduit est tombé à plusieurs endroits et le lattis lui-même est troué. La composition picturale est devenue tellement lacunaire que la restauration de ce plafond est, faute de sources iconographiques suffisantes, remise en question. Une solution pour faire renaître ce décor est récemment apparue. En effet, quatre petites peintures ont été découvertes, en mauvais état, chez un brocanteur. Ces huiles sur carton représentent des personnages féminins entourés de putti et un Cupidon. Elles appartenaient à la même œuvre, mais elles ont été découpées par le brocanteur qui a ainsi créé quatre tableautins plus faciles à vendre. Il a malheureusement jeté les éléments excédentaires (nuées). Achetées et restaurées, elles ont été identifiées par David Bronze, historien d'art, comme motifs similaires à la peinture de plafond de la cage d'escalier du Waux-Hall.

Bien que de légères variations entre ces tableaux et la peinture de plafond elle-même existent, le rapport entre eux ne fait aucun doute. La question qui se pose est de savoir si les tableaux sont antérieurs à la peinture monumentale ou s'ils sont des copies, manifestement d'époque. Il semble peu vraisemblable que ce soit des projets pour la réalisation de la peinture, étant donné leur caractère achevé. Peut-être sont-ce alors des modèles de présentation que l'artiste montrait à ses éventuels clients. Selon Pierre-Yves Kairis, attaché à l'I.R.P.A., trop peu d'œuvres de Deprez de ce type sont conservées pour pouvoir trancher avec certitude.

Quoi qu'il en soit, œuvres de Deprez ou copies d'un autre peintre, ces quatre tableaux restent surtout intéressants d'un point de vue documentaire. En effet, le manque de sources iconographiques ne peut plus être invoqué afin d'éviter de restaurer le plafond de la cage d'escalier. Peut-être reverrons-nous dans quelques années, lors d'une visite au Waux-Hall nouvellement restauré, des muses souriantes au-dessus de nos têtes et un Cupidon bandant son arc vers des bobelins d'un genre nouveau...

V. Krins

Bibliographie

KAIRIS Pierre-Yves, *Henri Deprez*, in XXXX.

KRINS Vanessa, *Le Waux-Hall à Spa*, Stavelot, 2000 (dossier de la C.R.M.S.F., 6).

KRINS Vanessa, *Les peintures de plafond du Waux-Hall à Spa*, article sur www.artmemoires.com du XXX.

LEMEUNIER Albert, *Henry Deprez. Essai de biographie*, in *Cahiers du Cacef*, t.127, 1987, p. 40-44.



Peinture du plafond du hall d'entrée (détail). (Cliché : F. Gazzard)